

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les bancs de Flandre	Paul Chack
Le changement de pilote	Comte Louis de Lichtervelde
F. W. Foerster	D ^r Fr. De Hovre
Les mérites et les illusions de la Pédagogie moderne	F. W. Foerster
Le Prince Charles de Ligne	Firmin van den Bosch
Les « Bucoliques » de Victor Kinon	Chanoine Paul Halfants
Mariage chrétien	Georges Legrand
Les secrets de M ^{lle} Andrée Carelle	Paul Cazin
Les idées et les faits : Chronique des idées : Monseigneur Deploige, Mgr J. Schyrgens. — Le Congrès de la Paix. — France.	

Salle PATRIA, rue du Marais, BRUXELLES

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

NEUVIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 15 novembre, **Le Capitaine de vaisseau PAUL CHACK**, ancien commandant de sous-marin : *Sur les bancs de Flandre.*
- 22 novembre, **Le Marquis XAVIER de MAGALLON D'ARGENS**, député de Marseille : *Le Génie de Mistral.*
- 29 novembre, **Le Comte de SAINTE-AULAIRE**, ambassadeur de France : *Mes souvenirs sur François-Joseph et la Cour de Vienne.*
- 6 décembre, **Le R. Père LHANDÉ, S. J.**, l'orateur de la T. S. F. : *Le Christ dans la banlieue.*
- 13 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE I : 1666. — Le misanthrope (L'angoisse du cœur).*
- 20 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE II : 1670. — Le bourgeois gentilhomme (L'heureux équilibre).*
- 27 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE III : 1673. — Le Malade imaginaire (La misère du corps).*
- 3 janvier, **M. HENRY BORDEAUX**, de l'Académie Française : *Ma mission en Suède.*
- 10 janvier, **M. FRANÇOIS MAURIAC**, grand prix du roman : *Les difficultés du roman.*
- 17 janvier, **M. PAUL HAZARD**, professeur au Collège de France : *Le centenaire des romantiques.*
- 24 janvier, **M. FRANC-NOHAIN** : *Le goût et la mode.*
- 31 janvier, **M. L'Abbé BERGEY**, curé de St-Emillion, député de la Gironde : *Où allons-nous ?*
- 14 février, **M. JACQUES COPEAU**, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, à Paris; lecture *Les jeunes filles de Shakespeare.*
- 21 février, **M. JACQUES COPEAU**, lecture : *Bossuet.*
- 28 février, **Le Capitaine CARLO DELCROIX**, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Les bancs de Flandre⁽¹⁾

Les bancs de Flandre sont un vaste cimetière où nul ne vient effeuiller le cinéraire, le souci, l'aster ou l'immortelle que l'on dépose sur les stèles des morts qu'on a pu retrouver. Avant d'écrire l'épopée des bancs de Flandre, moi, qui ai fait presque toute la guerre en Méditerranée, deux étés de suite j'ai parcouru les rivages du Nord si pleins de souvenirs. Partant du cap Griz-Nez, dont le soleil couchant empourpré les roches couleur de cendre, j'ai dévalé le long des pentes crayeuses de Blanc-Nez jusqu'à Sangatte, où commence la ligne interminable des sables. Boulogne, Calais, Dunkerque furent les stations de mon pèlerinage, qui devint ensuite de plus en plus poignant le long de la digue immense qui court, de Nieuport à Ostende, puis parmi les dunes qui, d'Ostende à Blankenberghe et jusqu'à la frontière des Pays-Bas, gardent le sol belge contre l'assaut des grandes houles. Les traces de la dévastation allemande étaient encore visibles, les canons encore en place dans leurs abris camouflés. Le grand môle de Zeebrugge portait les marques de la lutte de titans. Revenu de ces émouvantes visites, je me suis mis à dépouiller les archives de la guerre navale et j'ai appris que les combats des Bancs de Flandre avaient eu une valeur bien plus haute que celle de simples épisodes guerriers.

Ces champs de bataille de la Manche orientale, du Pas-de-Calais et de l'angle Sud-Ouest de la mer du Nord couvrent une région où, quatre années de guerre durant, les combattants de la mer se sont affrontés presque d'aussi près que les soldats dans les tranchées. Les Allemands occupaient vos ports, lesquels n'étaient pas à cent kilomètres de l'immense trafic d'hommes et de ravitaillement qui passait sans arrêt entre l'Angleterre et la France. Cent kilomètres, cinquante milles en langage marin, représentent deux heures de route pour un torpilleur à grande vitesse ou cinq heures pour un sous-marin émergé. Or, tant à Ostende qu'à Zeebrugge et à Bruges, les Allemands avaient concentré leurs vingt meilleurs torpilleurs et autant de sous-marins.

Les communications entre la France et l'Angleterre n'étaient pas seules menacées. Un risque effrayant était de voir, une belle nuit, des forces navales ennemies se ruier vers l'Ouest amenant des transports de troupes destinées à tourner le front des armées. Ce front, nos forces navales de Dunkerque et les forces anglaises de Douvres, autrement dit, la « Dover Patrol », l'ont prolongé sur mer. Les armées alliées avaient leur aile gauche sur l'eau.

Grâce à cette aile gauche, ces armées ont pu recevoir des renforts par millions d'hommes, dont pas un seul n'a péri en mer.

* * *

Trop de gens ont longtemps ignoré qu'une partie de cette aile gauche a été française. Le merveilleux fait d'armes que fut l'embouteillage de Zeebrugge et d'Ostende a justement consacré, dans vos esprits, la gloire des marins d'Angleterre. Ici, comme sur bien d'autres théâtres d'opérations, on a, de très bonne foi, affirmé que la marine britannique avait fait tout le travail. L'amiral Sir Reginald Bacon, commandant en chef des forces navales anglo-françaises du Pas-de-Calais et chef de la patrouille de Douvres, a écrit un volumineux ouvrage en deux tomes, intitulé *The Dover Patrol* (La Patrouille de Douvres). Peut-être a-t-il pensé que ce titre justifiait l'ombre dans laquelle il a laissé l'œuvre de nos bâtiments. Certes, ses navires étaient plus nombreux que les nôtres mais le nombre n'est pas tout. D'ailleurs, de tout temps, les Français eux-mêmes ont ignoré le travail de leurs marins.

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

La marine a toujours été une grande ignorée. Au temps des voiliers, le mystère qui l'enveloppait était total. La construction du vaisseau, sa manière de se mouvoir ne se pouvaient comparer à rien de ce qu'on trouvait à terre. A présent, le navire est et sera de plus en plus une manière d'usine. Ses machines sont analogues ou pareilles à celles qu'on rencontre partout. La génération actuelle, férue d'automobiles et d'aviation, a tôt fait, lorsqu'elle visite nos bâtiments, de pénétrer le secret de leurs mécanismes. Mais connaît-on un bateau parce qu'on en a fait le tour? Je ne crois pas.

Les gens qui nous font l'honneur de venir à bord sont frappés par le bon ordre, la propreté, le confort apparent de nos bateaux. Ils circulent à travers des postes bien aérés, rencontrent des matelots en tenue impeccable et finissent par conclure qu'après tout, la vie des marins est chose enviable par certains côtés.

Ils ne peuvent savoir... Ils n'ont pas vu, au travail, sur ces Bancs de Flandre, où il fait mauvais temps cinq jours sur sept, les croiseurs légers, les torpilleurs, les chalutiers, les vedettes, tous navires sur lesquels il faut se cramponner pour conserver son équilibre. A la mer, tous les panneaux sont bouclés. Le bateau, si bien aéré au mouillage, n'est plus qu'une boîte close où règne une atmosphère indescriptible. Vous rappelez-vous, dans *Sur les Bancs de Flandre*, l'enseigne qui, à minuit, descend du quart, empoche deux coups de mer sur le pont du torpilleur et s'enfourme dans le panneau qui mène au carré des officiers sur lequel s'ouvrent les cabines? « En bas, tout est immonde et désolation. Dans l'office minuscule, le matelot maître d'hôtel, franchement extrait d'un cuirassé, gît sur le dos parmi les fragments de vaisselle, trop anéanti pour empêcher le pot de moutarde de se battre, au roulis, avec la théière, achevant d'écraser ce qui reste des tasses et des verres jaillies de leurs supports. Le long de la muraille, des déchets sans nom naviguent du seuil exhaussé à la tôle de carène et vice-versa, butant parfois à mi-route contre l'homme étendu, lequel n'a même pas senti l'huillier éclater sur son crâne, tel un obus. Pris à la gorge par l'odeur, l'enseigne n'a que le temps de se jeter sur sa couchette, les dents serrées. »

Je n'ai pas insisté sur l'avant-goût de l'enfer qu'on éprouve à bord de ces chétives barques lorsque, par mauvais temps, on descend dans les chaufferies ou dans les machines.

* * *

Sur les Bancs de Flandre, l'ennemi ne venait qu'en surplus des coups de vent et des brumes. Au goût des marins, il venait trop rarement car seule son arrivée rompait l'harassante monotonie de la patrouille. Mais, l'Allemand mis à part, on se battait contre la mer tout comme en temps de paix.

C'était le métier. Métier ignoré. Pourquoi voulez-vous que le marin raconte sa vie plus que l'ingénieur, le commerçant ou l'ouvrier? Pour que le marin dise ces simples mots : « Nous avons attrapé un coup de tabac pas ordinaire... », il faut que la croisière ait dépassé le niveau de misère habituel. Pourquoi en parler davantage? A terre, le matelot n'est guère bavard. Il a mieux à faire... Et puis, le marin du Nord a toujours peur de passer pour un vantard. D'ailleurs toutes les misères s'oublent quand on est dans le port, bien tranquille, amarré à quai.

Vous voyez que les raisons s'accroissent qui font de la marine une inconnue.

En outre, durant la grande guerre, le formidable tumulte du front des armées étouffait tous les autres bruits.

* * *

Devant la côte belge, le perpétuel contact entre les adversaires a amené les plus nombreuses et les plus extraordinaires rencontres qui se puissent imaginer. Nuit et jour, n'importe qui se battait contre n'importe qui. Les dreadnoughts exceptés, vous pouvez prendre la liste de tous les engins de combat, de recherche et de patrouille : monitors, croiseurs, torpilleurs, grands et petits, sous-marins lanceurs de torpilles et mouilleurs de mines, chalutiers, harenguiers, cordiers, vedettes à moteurs, vedettes dirigées à distance, bateaux de pêche armés, avions terrestres et hydravions, tous ont lutté de toutes leurs forces dans ce petit coin de mer truffé de mines sous-marines que les Allemands, les Anglais et les Français mouillaient par centaines d'abord, puis par milliers, dans ces eaux empoisonnées par des barrages de filets farcis d'explosifs, à toucher une côte à peu près invisible du large et littéralement hérissée de batteries de côte et de projecteurs géants.

Voilà ce que m'ont révélé les archives de guerre. Ce qu'elles ne disent pas, c'est que, sur les Bancs de Flandre, même en temps de paix, la navigation est une manière de tour de force. Ce sont, vous le savez, parages de ciel gris et bas, parages de tempêtes et de brumes, de marées dangereuses et de courants terribles. Les dangers que la nature oppose au génie des hommes ont, ici, refoulé les escadres d'Angleterre et de Hollande lorsque, dans la dernière décade du XVII^e siècle, elles ont essayé d'enfermer à Dunkerque notre Jean-Bart. Ils ont refoulé les vaisseaux du grand Nelson lui-même lorsque, tout chaud encore de ses victoires d'Aboukir et de Copenhague, il a voulu bloquer notre littoral boulonnais.

* * *

Ce que les archives de guerre ne disent pas non plus, ce sont les gestes des hommes qui se sont battus. Le simple et sec dépouillement des dossiers peut suffire à qui se propose, tâche déjà difficile, d'écrire seulement l'histoire stratégique et tactique des opérations. A la rigueur, les historiens se permettent d'étudier la psychologie des plus grands chefs. Souvent, le récit des combats isolés ne trouve pas place dans leurs livres. Au temps de la marine à voiles, ces combats constituaient une sorte de tradition orale que les familles de marins se transmettaient de père en fils, à l'époque plus heureuse et moins trépidante que la nôtre où l'on avait le goût et le temps d'écouter parler les vieux. Je pense que ces récits anecdotiques nous peignent l'esprit d'une époque mille fois mieux que les extraits de rapports officiels.

Je vais plus loin. Quels que soient les perfectionnements qu'apporte la science dans l'art de s'entretuer, la guerre est, en fin de compte, faite par des hommes. Quiconque, dans un récit de guerre, oublie l'homme, risque de faire une œuvre sèche, une œuvre qui peut être exacte en tant qu'énoncé des faits mais qui reste froide et sans vie. En vérité, l'annaliste doit mettre l'homme au premier plan : avant les canons, avant les machines, avant la mer elle-même parfois. Le chef d'abord, âme de son bâtiment, puis les autres : ceux du pont et de la passerelle comme ceux d'en bas, ceux qui font du navire, assemblage de machines de mieux en mieux conçues, un tout qui vit, qui lutte, qui souffre, qui se bat contre la mer autant et plus que contre l'ennemi, l'homme sans qui toute cette mécanique ne serait qu'une bête rêtie ou une ferraille inerte. Sur tous les bateaux dont j'ai dit la destinée, que leur pavillon soit français, anglais ou allemand, que ce pavillon flotte à la corne d'un navire de combat ou sur le couronnement

d'un bâtiment de commerce, que ce soit même la marque invisible d'un sous-marin, j'ai trouvé partout les mêmes souffrances, le même esprit de sacrifice, la même abnégation, j'ai trouvé des marins.

Des marins dont j'avais peut-être le droit de parler, puisqu'avant de prendre pour la première fois la plume pour célébrer leurs gestes, j'avais, trente années durant, vécu au milieu d'eux. Au nom de ces trente années, je puis vous dire que ces marins-là valent et même dépassent ceux des vaisseaux d'autrefois.

Des romanciers maritimes et non des moindres, ont affirmé et affirment encore quelquefois que seules les longues traversées d'antan pouvaient donner le goût et le sens de la mer. Que la télégraphie sans fil, les turbines et les paquebots de 300 mètres ne vous laissent pas le temps d'oublier la couleur et l'odeur du rivage. L'un de ces écrivains va jusqu'à dire qu'à présent les voyages sont si rapides qu'il n'y a plus moyen de s'habituer à la sensation de n'être plus sur terre, qu'en un mot, il est aujourd'hui impossible de devenir marin.

C'est tout simplement de la littérature. Voici maintenant des faits. Au début de la guerre, toute une armée navale, l'armée navale de France : seize cuirassés, douze croiseurs cuirassés et une nuée de torpilleurs d'escadre ont fait, devant l'entrée de l'Adriatique, un blocus de six mois durant lequel les bateaux accomplissaient des randonnées de cinquante jours sans s'arrêter autrement que pour charbonner de temps en temps, en pleine mer, le long de cargos accostés. Le contre-torpilleur la *Massue*, que j'ai eu l'honneur de commander, est une fois resté à la mer cent jours d'affilée, cent jours sans rentrer au mouillage. Je pense que les hommes de son équipage avaient dû, dès le temps de paix, s'habituer à la sensation de n'être plus sur terre, car pas un d'entre eux ne s'est étonné de la longueur de ces croisières pendant lesquelles, toujours aux postes de combat, nous avons attendu la flotte autrichienne qui n'a jamais osé sortir de ses ports...

* * *



Le commandant Paul Chack.

De même que j'admire davantage les poilus de la grande guerre que les grognards de la grande armée, je pense que les marins de 1914 ont vécu des heures plus dures que ceux de Jean Bart, de Suffren et de Nelson. Les hommes aux prises avec les canons monstres, les torpilles, les mines et les bombes d'avions excitent en moi une admiration plus grande que leurs ancêtres qui allaient serrer les voiles de perroquet dans la tempête.

La tempête est chose tout aussi effrayante aujourd'hui qu'autrefois. Elle règne dans les fonds du navire comme dans sa mâture. Rappelez-vous *Typhon*, de Joseph Conrad, si magistralement traduit par André Gide. Rappelez-vous que le grand Kipling, le poète du machinisme, a écrit à propos du mécanicien :

« Il va des bonnes machines luisantes et accessibles aux machines vicieuses qui ont à leur actif une longue liste de méfaits diaboliques, aux machines menteuses qui sont incapables de faire leur besogne, aux engins perfides qui ont de mystérieuses faiblesses à vous faire mourir de chagrin, à des mécaniques neuves qui n'ont subi aucun essai, qui sortent des mains des constructeurs, à des chaudières qui ne produisent pas de vapeur, à des valves de réduction qui ne réduisent rien, à des machines auxiliaires pour distillation ou éclairage qui donnent souvent plus de mal que la machine principale. Il doit changer de méthode en passant

de l'une à l'autre, se mêler à leur âme, les flatter, ajuster, menacer, caresser, retenir, risquer, recourir à l'audace s'il en est besoin. Derrière lui, il y a son honneur et sa réputation, l'honneur et les impérieuses exigences du navire, car, dans la Marine, on n'admet pas d'excuses. »

Kipling a raison. L'excuse ne se peut admettre. Le salut du bâtiment dépend souvent du geste d'un mécanicien ou d'un chauffeur quand la tempête fait rage, quand, à bord des torpilleurs, les roulis sont tels qu'à certains moments le plancher se fait muraille et la muraille plancher, quand les grands coups de tangage font sortir de l'eau, à chaque lame, l'hélice qui, dans sa rotation frénétique, bondit de cinquante à cinq cents tours quand la résistance de l'eau cesse de la modérer. Une seconde de retard dans la manœuvre d'étranglement de la vapeur, et l'arbre de couche casserait comme une branche morte. Et cette manœuvre et cent autres pareilles qui ne souffrent pas une erreur, pas une hésitation, il faut les accomplir au rythme de la houle qui, plus de deux cents fois par heure, culbute le bâtiment.

Et, puisque j'ai parlé de Kipling, rappelez-vous aussi *The Ship that found herself*, le bateau qui s'y retrouva, l'admirable récit où le romancier anglais a donné une âme au feu, à l'eau, à la vapeur, aux poutres d'acier, aux tôles, aux rivets, à tout cet ensemble qui tient tête aux grandes vagues qui attaquent le navire et qui ont, elles aussi, une âme, l'âme des vagues d'assaut.

Quand la mer furieuse les charge, elles souffrent, toutes ces choses qui semblent inertes et, sans l'homme qui veille sur elles, elles mourraient.

* * *

Les hommes que j'ai trouvés à l'œuvre sur les Bancs de Flandre sont d'une race que j'avais un peu laissée dans l'ombre dans mes livres précédents, la race des pêcheurs. En réalité, j'en avais quand même implicitement parlé, car 60 % des gens de nos équipages viennent de la pêche. Mais je n'avais pas encore montré les pêcheurs français allant au combat sur leurs propres bateaux, sur leurs chalutiers, qu'il avait bien fallu mobiliser avec tout le reste pour donner la chasse aux sous-marins. En peignant ces rudes matelots, nos Boulonnais, nos Dunkerquois et les innombrables Bretons qui sont le noyau solide de tous nos équipages, j'ai décrit un peuple unique, celui des pêcheurs des rudes mers du Nord. Vous les connaissez bien car les vôtres, ceux d'Ostende et ceux de Nieuport, ceux de La Panne et ceux de Heyst sont forgés du même pur métal. Et c'est avec fierté, qu'aujourd'hui, j'applique, aux braves de nos chalutiers et de nos torpilleurs, les strophes que votre immortel Verhaeren a écrites en l'honneur des gars de la mer :

*Se méfient-ils? Sont-ils timides?
Mais qu'en leur âme ils se décident,
Leur dévouement va jusqu'au sang.*

*Race taciturne, race profonde,
Race des Nord's rugueux, race d'hiver,
Avec des colères comme la mer
Et des entêtements de roc, sous l'onde.*

*Leurs bras n'ont peur de se charger
Des vieux devoirs qu'on leur enseigne;
Ils croient à mesure qu'ils craignent
Et que leur vie est en danger.*

Ce sont de tels hommes de qui j'ai recueilli le témoignage. C'est pour ainsi dire sous leur dictée que j'ai écrit les vingt chapitres de mon livre. Ils n'ont d'autre prétention que de donner une idée exacte d'anecdotes qui sont réellement arrivées. Je n'ai rien inventé. La réalité est d'ailleurs souvent plus poignante que la fiction.

* * *

Mais je crains fort que mes vingt anecdotes choisies parmi cent autres, n'arrivent pas à donner une idée très nette de ce que fut l'ensemble de la guerre sur les Bancs de Flandre. Durant la moitié de mon livre, le lecteur assiste à des opérations de surface ou aériennes : des torpilleurs sont en patrouille, ou bien se battent contre leurs similaires ennemis; des avions se mitrail-

lent ou bombardent des villes. Bref, je n'ai peut-être pas donné aux sous-marins toute l'importance qui leur revient. Je veux m'en expliquer ici. Le plus fort de la lutte, qui s'est déroulée devant votre côte, appartient à la guerre sous-marine. De cette guerre-là, on ne parlera jamais assez. Je vais donc abuser de votre patience en parlant encore des sous-marins.

Ils étaient, au début de la guerre, une arme terrible, l'arme invisible, invulnérable, qui frappe presque à coup sûr. Arme invulnérable simplement parce qu'on n'avait étudié la lutte contre-eux qu'au strict point de vue défensif. Dans les exercices du temps de paix, on s'attachait à découvrir le périscope de l'assaillant à distance assez grande pour avoir le temps de manœuvrer pour éviter la torpille du sous-marin. Aucune puissance navale n'avait étudié l'offensive contre le submersible, la manière de l'attaquer et de le détruire.

Du reste, il faut bien l'avouer : on ne croyait pas beaucoup à l'importance immense de cette arme, encore si jeune que bien rares étaient les amiraux de 1914 qui avaient eu l'occasion de commander des sous-marins. A vrai dire, tous les officiers qui avaient servi dans nos escadrilles sous-marines avaient une foi profonde en la puissance de cet engin dédaigné. Les Allemands n'y croyaient pas plus que nous. Sinon, ils n'auraient pas hésité à envoyer, dès l'aube de la guerre, leurs sous-marins harceler la Grande-Flotte britannique, dont la marge de supériorité était alors si faible par rapport à la flotte de haute-mer allemande, que la destruction ou l'immobilisation par avaries graves de quelques cuirassés aurait suffi à rendre possible une grande bataille à armes égales. Le triple torpillage des trois croiseurs anglais : *Cressy*, *Hogue* et *Aboukir*, par le sous-marin *U 9*, le 22 septembre 1914, devant la côte de Hollande, fut une révélation pour tous, amis et ennemis. Lorsque la vérité se fit jour ainsi, aucune marine ne possédait le moyen de découvrir l'ennemi en plongée, aucun moyen de l'attaquer.

On se mit à chercher fébrilement une bombe sous-marine capable, en éclatant près du sous-marin immergé, de crever sa coque. On multiplia le nombre des patrouilleurs afin de rendre la vie intenable aux sous-marins en les empêchant de venir à la surface pour recharger leurs accumulateurs. Toute émergence devait les exposer à recevoir une grêle d'obus lesquels, crevant leur coque intérieure les empêcheraient de replonger. Et, pour déceler leur approche les premiers appareils détecteurs employés furent d'immenses filets à mailles en fil d'acier disposés de telle manière que le passage d'un sous-marin à travers ces mailles allumait automatiquement des bouées lumineuses qui attiraient les patrouilleurs. On perfectionna plus tard ces filets en les garnissant de mines automatiques dont l'explosion devait détruire le sous-marin.

Dès la fin de 1914, on put voir dans le Pas-de-Calais les haren-guiers anglais de Grimsby et de Hull se laisser dériver sous l'action du courant, inoccupés en apparence et remorquant, en réalité, des trains de filets tendus contre le gros poisson d'acier. Au mois de mars 1915, soixante chalutiers français, en majorité de Boulogne, commençaient, dans la Manche orientale et sur les Bancs de Flandre, la faction qui devait durer quatre ans, jour après jour, nuit après nuit, quel que soit le temps. Ils ne s'arrêtaient que pour charbonner puis repartaient aussitôt. Heureux ceux qui, parfois, apercevaient la bête et pouvaient lui donner la chasse ou attirer sur elle les torpilleurs qui, eux aussi, montaient la garde éternelle. Je connais des patrouilleurs qui ont fait les quatre années de guerre sans voir un seul sous-marin allemand. Sur les Bancs de Flandre, tous en ont vus car la vermine y grouillait entre deux eaux.

Il y avait d'abord les grands *U*, lesquels, partis des ports allemands prenaient la route directe pour aller guetter les navires marchands dans la mer d'Irlande et sur les côtes Ouest du Royaume-Uni. Et basés sur Zeebrugge, sur Ostende et plus tard sur Bruges, il y avait les sous-marins du type des Flandres, plus petits et plus maniables que ceux de grande croisière; les *UB*, armés à la fois de canons et de torpilles, faits pour attaquer le commerce dans la Manche orientale et sur la côte Est d'Angleterre, les *UC* construits pour mouiller des mines devant les ports anglais et français et sur les routes du trafic.

* * *

Ce mouillage des mines par les sous-marins fut une révélation. La France étudiait, à vrai dire la question, mais n'en était qu'à premières expériences. Nul ne se doutait que les Allemands avaient

résolu le problème d'une manière pratique, on serait même tenté de dire : d'une manière élégante s'il ne s'agissait de tels engins. Jusqu'à cette époque seuls certains bâtiments de surface étaient grés en mouilleurs de mines.

Je rappelle que la mine, la mine allemande est une grosse sphère d'acier pleine d'explosif et qui porte, en saillie quatre antennes fragiles. Le moindre frôlement d'une coque de navire sur une des antennes détermine la formation d'un courant électrique qui déclenche l'explosion de l'engin. La mine qui tend toujours à monter à la surface est maintenue entre deux eaux par un câble qui aboutit, au fond, à un bloc de mouillage appelé crapaud. En somme, la mine est une sorte de ballon captif.

Heureusement, depuis longtemps, exactement depuis la guerre russo-japonaise où les mines firent de nombreuses victimes, nous étions préparés à ce genre d'offensive. Et l'activité des sous-marins ennemis se heurta à l'activité de nos dragueurs, lesquels furent, naturellement, des chalutiers.

Voulez-vous avoir une idée de ce qu'est l'opération du dragage ? Jetez dans votre baignoire des morceaux de plomb auxquels des bouchons de liège sont amarrés par un fil. Le plomb représente le crapaud, le fil est le câble et le bouchon figure la mine. Promenez alors dans l'eau, au bout d'une ficelle, quelques paires de ciseaux ouverts. Si vous êtes adroits, les ciseaux couperont les fils et les bouchons de liège monteront en surface comme font les mines quand les dragueurs ont coupé les câbles. Il ne reste plus qu'à couler les mines à coups de fusil ou à coups de canon, sport que je cesse de vous recommander dans votre salle de bain à cause des voisins.

Pour vous rapprocher davantage de la réalité, je vous conseille d'employer de l'eau savonneuse, car, en mer, les mines sont invisibles. Dès lors, ce ne sera plus seulement une question d'adresse mais aussi une affaire de chance. Et, comme à la guerre, il ne faut pas compter sur la chance pour réussir, on la remplace par la ténacité. Nos dragueurs, sans cesse à l'ouvrage, ne déclaraient un chenal sain qu'après l'avoir gratté jusqu'à l'os, partout et dans tous les sens. Travail qui devient un tour de force quand il fait mauvais temps et qui est déjà très difficile par temps maniable à cause des courants qui sillonnent en tous sens les parages des Bancs de Flandre. J'ai conté, dans mon livre, la fin du dragueur *Alose*, anéanti par une des mines qu'il draguait. Ce fut, si vous vous en souvenez, un coup de malchance. Un sous-marin allemand, un UC, avait opéré dans la nuit de l'avant-veille dans les chenaux qui mènent à Dunkerque. Un de nos torpilleurs avait aperçu son périscope trop tard pour l'attaquer. Mais on ne savait au juste si ce sous-marin était un mouilleur de mines, un lanceur de torpilles attendant le passage des navires marchands, ou tout simplement un sous-marin de croisière rentrant en Allemagne, chasse terminée. On avait dragué et redragué le lendemain tous les chenaux sans trouver une seule mine. Et, après cette recherche, les convois de bâtiments de commerce avaient navigué sans incident dans les passes. Et le lendemain, l'*Alose* sauta quand-même... C'est que les mines allemandes étaient capricieuses. L'appareil de déroulement de leur câble qui devait fonctionner vingt minutes après le mouillage de l'engin, restait parfois bloqué des heures, des jours ou des semaines. Toute la ponte de l'UC était demeurée tapie au fond de la mer, introuvable avec les dragues. Et, dans la nuit qui précéda la destruction de l'*Alose*, un violent coup de vent, agitant les eaux jusqu'aux grandes profondeurs, avait donné aux appareils de déroulement les secousses nécessaires pour les déclencher. Je n'ai rappelé cette anecdote que pour vous montrer que sur les Bancs de Flandre, même lorsqu'on avait tout fait il restait quelque chose à faire. J'aurais pu au lieu de conter la mort de l'*Alose*, dire celle de la *Marie*, ou de l'*Au-Revoir*, ou du *Blanc-Nez*, ou de l'*Elisabeth*, ou du *Jupiter*, tous chalutiers grésés en dragueurs, victimes des mines sous-marines ennemies.

Il y avait, à ces dangers d'agréables compensations. Les sous-marins allemands semaient leurs mines avec une telle prodigalité qu'il était somme toute assez rare que l'on râtissât la mer durant toute une semaine sans dénicher au moins un champ de mines. On avait le sentiment du travail utile. Lorsque, traînant après soi les deux câbles de drague garnis de cisailles sur toute leur longueur, et maintenus à la profondeur et à l'écartement voulus grâce à un appareil d'une ingéniosité sans pareille dû à l'amiral Ronarc'h, quelle n'était pas la joie de tous à bord quand, sur la mer de plomb, boursoufflée par la houle, on voyait soudain jaillir, dans le sillage du chalutier, la grosse boule corne, noire et lui-

sante dont le câble venait d'être coupé. Parfois, avant même que le torpilleur d'escorte ait commencé de tirer sur la sinistre marmite, une deuxième sautait hors de l'eau, puis une troisième. Quelquefois, on ramassait d'un seul coup les douze mines qui formaient la ponte complète d'un sous-marin. Et quelle fierté de songer aux vies humaines et aux précieuses cargaisons ainsi préservées. A certains jours, c'était moins drôle. Une ou plusieurs mines restaient accrochées dans la drague. Alors, très respectueusement, car le moindre choc les eût fait sauter et le dragueur avec, on les remorquait à la pleine mer jusqu'à la place la plus voisine. A la basse mer suivante, au milieu d'un cercle de curieux généralement fait des soldats convalescents et des infirmières des hôpitaux voisins, une équipe de spécialistes désarmait l'engin et recueillait son explosif, qui, placé dans quelque bombe française, était renvoyé aux Allemands par les voies les plus rapides, tandis que les antennes, désormais inutiles, allaient sous forme de vases élégants pour les fleurs à longue tige, orner les cheminées des spécialistes en question ou de leurs amis.

En vérité, les autres patrouilleurs enviaient le sort de leurs camarades dragueurs de mines. D'abord parce que ces derniers ne rentraient pas souvent bredouille et aussi parce que, le dragage n'étant possible qu'en plein jour, ils avaient parfois la précieuse aubaine d'une nuit franche, passée tranquillement dans le port. Cette tranquillité risquait fort d'être troublée par les bombardements aériens, mais ceci est une autre histoire.

Tant et si bien que l'embarquement sur un dragueur était considéré comme une chance.

* * *

Nos patrouilleurs, eux, étaient dehors toutes les nuits par beau temps, par tempête ou par brume. Prêts à barrer le passage aux torpilleurs comme aux sous-marins allemands. Les hommes qui n'étaient pas de quart dormaient près des canons ou près des tubes lance-torpilles. On vivait pour ainsi dire le doigt sur la détente. Les officiers quittaient rarement la passerelle, le commandant jamais... C'est que l'ennemi avait beau jeu, tous les atouts en main. D'abord ses torpilleurs étaient plus grands, plus rapides et mieux armés que les nôtres, mais le meilleur matériel ne vaut que par les hommes qui le servent et nos marins étaient, j'ose le dire, infiniment supérieurs aux Allemands. Notez que, par la force des choses, l'ennemi avait toujours l'initiative. Il gardait ses bateaux tranquillement amarrés, au repos, à Ostende, à Zeebrugge ou à Bruges, soignant ses machines, ses chaudières, son artillerie. Il était libre de choisir le moment favorable, les nuits sans lune, les époques de grandes marées durant lesquelles il pouvait lancer ses bateaux sur les bancs eux-mêmes pour éviter les chenaux minés. L'instant fixé arrivé, les torpilleurs allemands sortaient pour essayer d'aller bombarder Douvres, Calais ou Dunkerque ou pour faire un massacre des malheureux chalutiers, préposés à la garde des filets. Une fois dehors, ils étaient certains de pouvoir, sans risque d'erreur, canonner et torpiller toute silhouette rencontrée, car elle ne pouvait être que française ou anglaise. Les nôtres par contre, opérant dans des parages encombrés d'amis, étaient forcés de reconnaître les ombres avant de les attaquer. Souvent, une grêle d'obus répondait aux premières lueurs du signal de reconnaissance. Et, au soleil levant, ils reprenaient la chasse au sous-marin ou l'escorte des navires marchands.

Certes, lorsque l'on se contente de regarder la carte, il ne semble pas difficile de patrouiller une région aussi resserrée que le Pas-de-Calais, lequel n'a que 22 milles de largeur, soit une quarantaine de kilomètres. En réalité, ce n'est pas simple. Il n'y a, pourrait-on penser, qu'à placer des torpilleurs en ligne pas trop loin les uns des autres, derrière des champs de mines et des kilomètres de filets truffés d'explosifs. Cela fait, on peut dormir tranquillement, certain que nul ne pourra passer... On peut même, si on veut jouir d'un sommeil plus calme, disposer en arrière de ce premier barrage quelques groupes de torpilleurs prêts à courir sus à quiconque l'aurait forcé. C'est parfait sur le papier, mais, en vérité, par nuit noire, lorsque la visibilité atteint à peine quelques centaines de mètres, un ennemi filant 30 nœuds, ce qui fait environ 60 kilomètres à l'heure, est, à un moment donné, près de vous, et disparaît dans les cinq secondes suivantes. Quant aux champs de mines, ils ne sont pas une barrière infranchissable. Le marin se sent toujours réconforté à la pensée que, quelle que soit la densité d'un champ de mines, on y trouve toujours infiniment plus d'eau libre que d'espace occupé par les machines infernales,

Quant aux filets à explosifs, ils ont fait sauter bien des bateaux, torpilleurs ou autres, mais bien des bateaux aussi les ont franchis sans dommage. Avec la brume qui règne si souvent devant la côte belge et avec les courants vicieux des bancs de Flandre, des escadrilles entières ont passé, sans en avoir le moindre soupçon et sans casse aucune, au milieu de tels dangers. En résumé, ce qui a surtout étonné les défenseurs anglais et français des Bancs de Flandre, c'est la rareté des expéditions nocturnes tentées par les Allemands. Et en plein jour, ils ne se risquaient jamais au large mais restaient prudemment en dedans de la portée des formidables batteries de côte dont ils avaient hérissé votre littoral, et qui gênaient grandement nos torpilleurs et nos chalutiers.

* * *

L'amiral anglais Bacon, chef incomparable sous les ordres de qui étaient rangés tous les combattants anglais et français des Bancs de Flandre a écrit dans son livre intitulé *The Dover Patrol* (La Patrouille de Douvres) :

« Souvent, en passant devant la statue de Jean Bart, à Dunkerque, je me suis félicité que Tirpitz et non Jean Bart ait gouverné la marine allemande. »

C'était l'amiral Ronarc'h qui, à Dunkerque, gouvernait la marine française. J'ai dit, dans mon livre, toute ma respectueuse admiration pour l'homme et pour le chef, je n'en répéterai qu'une phrase : « Il a silencieusement souffert des morts qu'a accumulés, autour de lui, cette guerre dont il avait horreur et qu'il a faite à fond. »

Il l'a faite à fond et aussi cœur à cœur avec l'amiral anglais, jamais, entre grands chefs travaillant côte à côte, une entente plus réellement cordiale n'a existé.

C'est avec raison que l'amiral Bacon se félicitait du manque total de l'esprit d'entreprise chez les Allemands.

Les grands chefs de la marine allemande semblent, en effet, avoir totalement manqué de cette espèce d'instinct maritime qui intervient grandement dans les saines décisions de la guerre. Cet instinct s'acquiert par l'hérédité, par les traditions et la marine germanique était toute neuve. Par contre, les idées et les traditions militaires ne manquaient pas aux amiraux d'outre-Rhin et ces idées, qui tendent à faire, de la guerre, une science exacte, ne sont pas de mise quand il s'agit de se battre sur l'eau. Sur mer, la vitesse des mouvements, la difficulté d'obtenir des renseignements précis et d'une valeur durable, enfin les circonstances de temps et d'éclairage qui varient d'heure en heure parfois forcent les marins d'agir d'après les conjectures et d'être à chaque instant, prêts à bouleverser leurs plans dès qu'ils apprennent que les conditions qui leur avaient servi de base ont changé.

Les Allemands, ai-je dit, sont des militaires et non des marins. Une des caractéristiques des chefs militaires allemands est de ne point tenir compte des pertes d'hommes, mais d'être infiniment sensibles à la destruction du matériel. Dans toutes les armées le mot d'ordre a toujours été : « Sauvons les canons. » Leur culture étroitement militaire est la seule raison qui puisse expliquer la répugnance des amiraux allemands à perdre des bâtiments. Pourtant, dans tout combat, dans toute entreprise navale, on doit s'attendre à voir des bateaux couler. La question est de savoir si le résultat vaut les pertes. Les chefs de l'amirauté allemande ne voulaient pas risquer leurs navires. Et, quand on ne cesse de répéter aux officiers : « Surtout, rentrez au complet. » on leur apprend simplement à prendre la fuite. En subordonnés obéissants, ils s'enfuyaient. C'est une bien mauvaise manière de se battre. Il en est résulté qu'à chaque rencontre entre torpilleurs et bien que les Allemands aient presque toujours été les plus nombreux et les plus forts, ils ont été invariablement battus et sont rentrés chez eux à toutes jambes, mais, en dépit des ordres, pas toujours au complet. J'ai conté, dans mon livre, trois de ces combats.

* * *

Que de succès auraient pourtant pu obtenir les Allemands s'ils avaient eu à leur tête un Jean Bart, un Bacon ou un Ronarc'h ! Imaginez un instant que la situation ait été inversée, que des escadrilles anglo-françaises, de force égale aux flotilles allemandes d'Ostende et de Zeebrugge, aient occupé vos ports et aient eu comme objectifs de leurs attaques Calais et Dunkerque, Douvres

où cette rade des Dunes, où chaque jour mouillaient plus de cent navires marchands, car cette rade en a vu passer plus de cent mille entre 1915 et 1917. Il y aurait eu, je crois, une casse sérieuse et les transports innombrables qui faisaient la navette entre Douvres et Calais et entre Folkestone et Boulogne, n'auraient pas été tranquilles.

Mais avec des suppositions, on peut tirer les conclusions que l'on veut et je préfère justifier mes affirmations sur des faits irréfutables. En voici un parmi tant d'autres. Mais d'abord, une question. Pensez-vous qu'un navire de guerre allemand de 6,000 tonnes, accompagné d'un torpilleur, aurait pu aller impunément passer quelques nuits, au mouillage à une quinzaine de milles de Dunquerque, de Douvres ou d'Harwich ? Non, n'est-ce pas ? Ce petit jeu aurait peut-être duré deux nuits, ou trois, mais sûrement pas plus. Eh ! bien, à l'époque où les renseignements pouvaient nous faire craindre de voir les Allemands débarquer à La Panne pour prendre à revers l'armée belge héroïquement accrochée à la dernière parcelle de Belgique demeurée libre, toutes les nuits, où l'état de la mer rendait un tel débarquement possible, un monitor anglais, escorté par un torpilleur britannique ou français, jetait l'ancre devant La Panne, dès la nuit faite et repartait juste avant l'aube. En cas d'attaque de l'ennemi, ce monitor devait s'échouer sur les petits fonds et bombarder à outrance les arrivants tandis que le torpilleur éperonnerait et canonnerait les chalands chargés de troupes sans se soucier des torpilleurs allemands. Le but était de créer, parmi le convoi ennemi, une confusion suffisante pour retarder la mise à terre des troupes et laisser ainsi, à tous nos patrouilleurs du large, le temps d'arriver. Vous conviendrez que le risque que courait le monitor et son compagnon était sérieux mais le résultat à obtenir valait ce risque et, dans un cas pareil, l'amiral Bacon n'hésitait pas. Or, la faction montée par ces deux enfants perdus a duré deux ans. Et, bien que La Panne soit tout juste à quatorze milles d'Ostende, jamais les bateaux allemands ne sont venus les inquiéter...

* * *

Pourtant, à certaines époques, les renforts alliés qui auraient pu venir au secours du monitor de La Panne étaient du domaine du rêve. Jamais les escadrilles alliées n'étaient au complet. Des torpilleurs étaient détachés à l'escorte de quelque convoi ; d'autres se trouvaient immobilisés par la réparation des avaries du dernier abordage ou du plus récent combat ou simplement occupés à nettoyer leurs chaudières. Pendant une période qui heureusement n'a pas duré longtemps l'amiral Bacon n'a pu maintenir sur les Bancs de Flandre qu'un seul torpilleur en tout et pour tout. Aux époques d'extrême pauvreté, la télégraphie sans fil redoublait d'ardeur, encombrant l'éther de messages qui s'adressaient à des navires absents et avaient pour but de faire croire à l'ennemi que nos forces étaient au complet. Un officier anglais plein d'honneur a déclaré un jour que la stratégie de l'amiral Bacon consistait à répartir ses torpilleurs de manière à empêcher les Allemands de soupçonner qu'il n'en avait pas un seul...

* * *

Si je compare à l'action des torpilleurs des Flandres celles des sous-marins, je suis obligé, en ma qualité d'ancien sous-marin, de confesser mon admiration pour la ténacité, l'endurance et le courage dont ces derniers ont fait preuve. Mais il faut d'abord que je m'explique. Je n'admire pas du tout, croyez-le bien, les actes des sous-marins qui, par ordre de leurs chefs ou de leur propre initiative ont accompli les actes criminels que l'on sait, ont coulé des navires marchands désarmés et se sont parfois même attaqués à des bâtiments hôpitaux. Ces sous-marins ont simplement sali leur pavillon. Mais il est équitabile de dire que cet abominable métier exigeait, de la part de ceux qui s'y livraient sur les bancs de Flandre, une dose peu commune d'audace, de résistance et de sens marin. Je ne connais au monde que les Dardanelles, où les conditions de la lutte aient été pires. Nos sous-marins et ceux des Anglais en savent quelque chose. Quant aux UB et aux UC de Zeebrugge, ils étaient du plus petit modèle, donc les plus inhabitables. Mangés par la mer en surface, ils étaient en plongée des boîtes d'asphyxie. Une fois immergés parmi les redoutables hauts-fonds semés d'épaves, entraînés par

les courants violents et variables, saisis par les remous terribles, ils étaient, en outre, partout environnés de mines et de filets farcis d'explosifs. Vous imaginez-vous ce que peuvent être les heures passées à l'intérieur d'un sous-marin pris en plongée par un de ces filets avec lesquels l'amiral Bacon avait littéralement barré le Pas-de-Calais et les abords de la côte belge? Il fallait attendre la nuit pour essayer de se dégager et, dans cet essai, la moindre fausse manœuvre était mortelle. Le seul moyen d'éviter ces embûches était de naviguer en surface, mais la présence des innombrables chalutiers, harenguiers et cordiers français et anglais, l'activité des torpilleurs, des vedettes et des avions empêchaient le sous-marin d'émerger sous peine de recevoir une grêle de projectiles sitôt dehors, puis, s'il replongeait, une décoction de grenades sous-marines qui, vers la fin de la guerre pesaient plus de 100 kilos.

Vivre ainsi en alerte perpétuelle, en constant péril de mort, alors qu'on est soi-même fragile, presque aveugle et déplorablement lent, demande un ensemble de qualités qu'il faut bien reconnaître à nos ennemis.

* * *

Quelques chiffres vous montreront, mieux que tous les discours, l'existence terrible que les patrouilleurs alliés ont faite aux sous-marins allemands. Je m'excuse de citer ici quelques pages prises dans les dernières de mon livre. Nous sommes en 1918 :

« L'Allemagne n'a plus espoir qu'en ses sous-marins.

» Or, en 1918, ses sous-marins sont construits trop vite : coques en acier médiocre, moteurs et torpilles mal réglés. Sitôt prêts, on les pousse dehors avec l'ordre de gagner l'Atlantique ou la Manche, pour y couler tout ce qui flotte.

» Ceux qu'on oblige à passer par le Pas-de-Calais sont condamnés à mort sans suris. Les autres font le grand tour par la Baltique, le Sund et le Skager-Rack, pour éviter les abords d'Héligoland, truffés de mines. Ils doivent ensuite longer la côte de Norvège à la toucher, car toute la mer du Nord est gardée dessus et dessous. Ils sont à bout de forces avant d'aborder les « lieux de pêche ».

» Et les équipages en ont assez. Plus de volontaires. La forte solde ne tente plus personne. C'était bon à l'époque où nul ne savait se défendre contre l'invisible. Mais, en 1918, les quarante sous-marins ennemis qui tiennent la croisière sont guettés sur toutes les mers par quatre mille patrouilleurs.

» L'audace allemande est morte. Songez aux innombrables transports de troupes et de matériel qui sillonnent la Manche en 1918; année de l'offensive désespérée des armées germaniques, année de la riposte foudroyante du maréchal Foch. Eh! bien, pas un de ces transports n'est attaqué. »

» Maintenant, nous détruisons plus de sous-marins que l'ennemi n'en peut construire. Voici des chiffres. Dans les cinq premiers mois de 1918, l'Allemagne met en service vingt-trois bateaux et les Alliés en anéantissent cinquante-trois, dont dix sur les Bancs de Flandre et dans le Pas-de-Calais.

» Les Bancs de Flandre et le Pas-de-Calais sont devenus le cauchemar des sous-mariniens. On compte, gisant éventrés sur leurs sables et sur leurs boues, autant d'*U*, d'*UB*, et d'*UC* que dans toutes les autres mers réunies. Insatiable, le barrage Folkestone-Griz-Nez dévore tous ceux qui osent tenter le passage. Les beuveries de la maison Catulle ont, je vous jure, perdu leur gâté, et les parois de la cave sont trop petites pour qu'on y puisse accrocher les portraits de tous les commandants disparus... Ceux-là sont des braves. Malgré leurs bateaux de ferraille et leurs équipages de rebut, ils continuent de prendre la mer. »

* * *

Encore un mot sur les torpilleurs allemands qui prenaient si volontiers la fuite devant les nôtres. Ils se sentaient soudain pris d'une belle ardeur quand par hasard ils tombaient, la nuit, sur un malheureux chalutier en grand garde, qu'ils envoyaient au fond en un tournemain. J'ai raconté, dans mon livre, la fin du *Montaigne* ainsi massacré. Je vais vous dire celle du chalutier *Notre-Dame-de-Lourdes*.

C'est la nuit du 24 au 25 avril 1917. La brise est tombée. Une égère houle gonfle la mer. Grande marée et pas de lune. Circons-

tances de choix pour un raid de bombardement. Partis de Zeebrugge, six torpilleurs allemands ont franchi les barrages sans être vus. A minuit, leur canonnade s'abat sur Dunkerque. Notre seul torpilleur de garde à cet endroit, l'*Etendard*, vieux bateau de 350 tonnes, fonce sur les lueurs. Seul contre six, il attaque les Allemands et reçoit une torpille qui le fait sauter en l'air dans une immense gerbe de feu. Avec lui disparaissent ses soixante-quinze hommes d'équipage et tous ses officiers.

Tout seul, près de la bouée à sifflet et à feu vert qui, à la hauteur de Zeebrugge, marque l'extrémité orientale de nos patrouilles, *Notre-Dame de Lourdes* est en sentinelle. La plainte grave de la bouée, mêlée au reflet de son feu vert sur l'eau a quelque chose de lugubre.

Une heure du matin. Une énorme lueur rougeâtre apparaît dans l'Ouest, puis s'éteint. C'est l'explosion de l'*Etendard*. De si loin, le chalutier ne peut se rendre compte. Il a vu une lueur suspecte et c'est tout. Le premier-maire Trohiard, commandant du chalutier, rappelle l'équipage aux postes de combat, opération très simple qui consiste à faire monter sur le gaillard d'avant les quatre servants de l'unique pièce du bord, un pauvre canon de 47 millimètres, lequel n'est armé en temps normal que d'un seul veilleur prêt à tirer sur tout sous-marin aperçu.

Pas une voix sur le pont. On n'entend que le martèlement lent et lourd des pistons et la plainte de la bouée qui s'atténue au loin.

Soudain, un bruit pareil au déchirement d'une toile retentit dans l'ombre. C'est le crissement bien connu de l'étrave d'un navire à toute vitesse qui taille son chemin dans l'eau. Puis sur la mer voici des déferlements d'écume blanche que surmontent les silhouettes plus noires que la nuit de six grands torpilleurs. Plus rien... Ils ont passé comme en un rêve. Bousculée par leurs sillages, *Notre-Dame de Lourdes* roule et tangué comme un jouet. Son équipage respire... Les Allemands n'ont rien vu...

Hélas! Ils ont vu... Mais, emportés par leur élan, ils ont dépassé le chalutier sans avoir le temps d'ouvrir le feu. Et, comme les voici tout près de Zeebrugge, ils peuvent, sans risquer d'être dérangés par les nôtres, tomber sur la misérable proie. Un des torpilleurs fait demi-tour, fonce sur *Notre-Dame de Lourdes*, l'éclaire de son projecteur et danse autour d'elle une ronde furieuse en la canonnant de ses quatre pièces de 10 centimètres, dont tous les obus cognent en plein bois.

Dans l'intervalle des détonations, on entend chanter les matelots allemands. Ils triomphent. Pensez donc! La pauvre barque, sa pièce culbutée dès les premiers coups, ne peut riposter...

Désarmés, aveuglés par le projecteur, groupés au pied de la passerelle démolie, les Français attendent le coup de grâce. Mais il est imprudent de s'attarder. Une sirène allemande hurle. Le projecteur s'éteint. Lancés à 30 nœuds vers Zeebrugge, les torpilleurs s'effacent dans le noir, le silence retombe...

Quatre Français sur dix-sept sont indemnes. Les autres sont tués ou blessés. Plus de T. S. F. pour appeler au secours. Le navire s'enfonça... Eh! bien, trois heures plus tard, à l'aube, les survivants ont aveuglé les voies d'eau et rafistolé la machine qui, tournant lentement avec un râle qui semble la respiration d'un poumon engagé, ramène le chalutier à Boulogne. Le patron a pris la barre, les hommes, sidérés, manœuvrent comme en rêve et ne semblent s'éveiller qu'à l'instant où les voitures d'ambulance viennent enlever les blessés et les morts.

* * *

Chaque combat des Bancs de Flandre mériterait d'être conté en détails. Je veux simplement, en terminant cette causerie, vous demander d'avoir de temps en temps une pensée amicale pour les équipages des sept torpilleurs, des dix-sept chalutiers et dragueurs de mines, des deux chasseurs de sous-marins et des dizaines d'avions qui ont péri sur les Bancs de Flandre.

Venant de vous, cette pensée sera très douce à leurs âmes. Car vous fûtes les frères d'armes de nos marins de la brigade Ronarch, de ces fusiliers qui ont eu l'inoubliable honneur de se battre côte à côte avec les soldats de votre admirable armée qui, avant toutes les autres, se mit en travers de l'invasion.

Tous ceux d'entre nous qui ont combattu au large connaissent votre merveilleuse épopée. Tous ils ont envié le sort de leurs camarades, des demoiselles au pompon rouge qui ont combattu sous les yeux de S. M. le roi Albert I^{er}, de ce souverain dont

notre poète Robert de Montesquiou a dit, dans son *Offrande Royale* :

*De celui-là nous vient le plus grand des exemples :
Il n'est pas l'allié, le voisin seulement ;
Mais son cœur de cristal est le plus pur des temples
Où le dieu qu'on adore est l'honneur du serment.*

*Comme il n'est pas de ceux dont l'or jait des parjures,
On lui prend son pays où flambent les cités ;
Ses résolutions n'en brillent que plus sûres
Il sait que les hauts lieux ne sont pas habités,*

*Qu'il en reste toujours pour l'homme qui s'élève
Jusqu'à toucher du front les espaces du ciel,
Et qu'un Roi qui ressemble aux souverains du rêve
Ne saurait plus mourir que pour être immortel.*

PAUL CHACK.

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

Le changement de pilote

Voilà donc terminée la première gestion du ministère des Affaires étrangères par un socialiste. Le hasard a voulu que la crise ministérielle se produisit précisément la veille du jour où l'interpellation de M. Sinzot allait donner à la Chambre l'occasion de discuter les derniers actes de M. Vandervelde. La matière ne manquait pas : depuis la dernière session parlementaire, la série de nos échecs diplomatiques s'est, en effet, fâcheusement allongée. A Genève, perte de notre siège au Conseil de la Société des Nations ; dans nos relations économiques avec la France, le coup inattendu de l'accord de nos voisins avec l'Allemagne ; dans nos relations avec cette dernière, une manche perdue au cours de la retentissante controverse sur les francs-tireurs. Du côté de la Hollande, rien de neuf, c'est-à-dire rien de bon. Du côté de l'Italie, bouderie persistante, manifestée par la vacance de l'ambassade de l'avenue Legrand. Le ministre démissionnaire ne pouvait vraiment présenter à son actif que l'accord signé avec le Portugal par M. Cattier, relatif aux frontières congolaises. M. Vandervelde, au début de son ministère, avait eu la bonne fortune de cueillir le fruit des travaux de ses prédécesseurs qui avaient aplani la voie conduisant à Locarno, mais il a été ensuite desservi par les circonstances et il laisse nos relations internationales dans un état peu satisfaisant.

Il serait sans doute injuste de l'en rendre uniquement responsable, mais on peut affirmer que sa politique n'a pas été exempte de graves erreurs.

Le leader socialiste aime à répéter que c'est la politique étrangère qui nous divise le moins. Effectivement, tous, en Belgique, nous aspirons à la paix ; nous souhaitons de vivre en termes d'amitié étroite avec nos alliés de la grande guerre ; nous désirons le rétablissement des relations de voisinage correctes avec l'Allemagne. Nous avons un souci jaloux de notre indépendance et de la liberté de notre politique. Les objectifs immédiats poursuivis par M. Vandervelde n'ont pas été sensiblement différents de ceux

qu'avaient en vue ses devanciers et de ceux qui s'imposeront à son successeur. Mais il y a la manière !

M. Vandervelde était, malheureusement, habitué à agir à l'étranger en chef de parti, en dirigeant de l'Internationale et il n'a pas su, en accédant au pouvoir, dépouiller le vieil homme. A Genève, en particulier, sur l'estrade de la salle de la Réformation, il ne s'est pas assez cantonné dans son rôle de porte-parole de son parti ; il s'est laissé aller à des professions de foi intempestives, qui ont nui à la cause dont il avait la charge. Ce parlementaire habile, ce négociateur avisé, assez fort pour savoir que la loyauté et la discrétion sont, en affaires, un placement de bon rapport, n'a jamais paru à son aise dans les tractations diplomatiques. Il n'en a pas pris le ton. Il a pu charmer ses collaborateurs professionnels par son intelligence et sa courtoisie, mais il ne s'est pas « adapté » comme un Briand. C'est que M. Vandervelde, profondément imbu de l'idéologie marxiste, voit instinctivement sur l'échiquier politique des partis et des classes ; ce préjugé l'empêche de saisir, au-dessus de ces classifications, les nations avec leurs traditions, leurs tendances héréditaires, leur unité profonde. Ses amis, ses alliés, ses adversaires sont surtout les amis, les alliés, les adversaires de ses doctrines personnelles. Il aurait scrupule de trop bien s'entendre avec M. Chamberlain. Il garde plus qu'un faible pour ceux qui, en Angleterre, eussent, en 1914, laissé écraser la Belgique et pour ceux qui, en Italie, ont combattu jusqu'à la fin l'intervention à nos côtés.

Cet état d'esprit a souvent stérilisé les efforts et paralysé les bonnes intentions comme le talent du ministre démissionnaire. Il a été maintes fois le prisonnier de sa réputation et la victime de sa popularité dans les milieux avancés. Comme le disait le *Temps*, dans le langage nuancé des officieux du quai d'Orsay :

« Il est apparu parfois comme très difficile pour un pays où le parti ouvrier ne constitue tout de même qu'une minorité, de confier la direction de sa politique étrangère au chef de l'Internationale socialiste, laquelle prétend, on le sait, imposer dans le domaine extérieur des principes ne pouvant guère se concilier dans des circonstances déterminées avec les tendances particulières d'une véritable politique nationale. »

M. Hymans aura à opérer délicatement un certain redressement. Sa tâche sera de rétablir la confiance là où la personnalité trop cosmopolite de M. Vandervelde avait fait oublier que le ministre des Affaires étrangères de Belgique n'est pas autre chose que ce que sa fonction indique. Ses relations personnelles avec les hommes d'Etat anglais, sa connaissance de leurs idées, de leurs méthodes, lui permettra de resserrer les liens, trop dénoués, de l'amitié, basée sur la raison et l'intérêt, qui nous lie à l'Empire. Les modifications survenues dans la configuration du continent n'ont pas changé la loi fondamentale de notre politique. Léopold 1^{er}, qui avait profondément médité le problème belge, écrivait, en 1847, à Rogier :

« Ce pays est pauvre en idées politiques et paraît souvent disposé à perdre de vue les bases sur lesquelles repose son existence politique comme Etat européen... Il existe deux espèces d'Etats : les premiers existent par leurs propres forces, les seconds à de certaines conditions qui se trouvent dans les convenances de grands Etats et dans le but que la grande famille européenne désire leur voir atteindre et remplir. La Belgique appartient à la seconde catégorie. »

Cette vue humble mais réaliste des choses a été constamment celle des artisans de notre prospérité et à l'heure où il s'agit de fixer le statut défensif de notre pays, il importe que le chef de notre diplomatie en soit bien pénétré.

(1) Chronique de quinzaine.

F. W. Foerster

Foerster naquit en 1869. Son père était un platonicien-né qui considérait en tout les principes généraux, et qui, sa vie durant, poursuivait l'idéal le plus élevé. Sa mère, au contraire, était une réaliste, à l'œil toujours ouvert sur la réalité, douée d'un sens d'observation extraordinaire.

Ces deux tendances d'esprit se sont synthétisées dans le fils et elles s'y sont approfondies par le christianisme. Dans le Christ seul, se concilient le véritable idéalisme et le vrai réalisme; la connaissance la plus profonde de la vie s'y harmonise avec la poursuite du plus bel idéal. Développer et appliquer les principes dans les différents domaines, fut la tâche à laquelle Foerster consacra sa vie. C'est un « homme de synthèse ».

Son anti-prussianisme

« Ma pédagogie, a-t-il écrit, est une protestation contre l'Etat militaire prussien. » La pensée militaire, les méthodes militaires, la discipline militaire avaient conquis toute la vie civile, toute la société en Allemagne, et s'étaient soumises aussi l'éducation et l'école.

C'est une illusion de croire que des pédagogues comme Pestalozzi et Herbart ont fixé l'esprit de l'éducation allemande; tout au plus ont-ils influencé le mécanisme, les programmes, les méthodes, et la technique scolaire. Mais l'instituteur allemand devant sa classe, le professeur d'université, l'idéal présenté à la jeunesse allemande étaient nés et s'étaient développés sous un climat spirituel tout différent. Bien plus que les méthodologistes, les philosophes d'Etat et hommes d'Etat prussiens, comme Fichte, Hegel et Bismarck, furent les pères spirituels de l'école allemande et de l'éducation allemande. Les « Discours à la Nation Allemande » de Fichte, la déification de l'Etat prussien par Hegel, l'idéal du Chancelier de fer, ont exercé infiniment plus d'influence sur la jeunesse scolaire et universitaire allemande que toute la littérature dite pédagogique.

Ce n'était pas tant les méthodes et l'organisation qui étaient erronées, l'idéal était faux. Toute méthode resterait impuissante aussi longtemps que le « militaire » apparaîtrait comme la plus haute expression de l'homme comme l'idéal de la jeunesse.

Tel était l'enjeu de l'œuvre de Foerster. Dès le début, elle fut une lutte contre la culture prussienne, une protestation contre les « Discours à la Nation Allemande », une critique de l'idolâtrie de l'Etat prêchée par Hegel, une exaltation de l'imitation de Jésus-Christ opposée à l'imitation de Bismarck, en un mot, une anathématisation des idéals de la culture prussienne.

Rien d'étonnant donc si, au début de la guerre, Foerster protesta, avec Einstein, Nicolai, et son père, contre les 93 professeurs qui, au nom de la culture allemande, jurèrent au monde entier l'innocence de l'Allemagne. En 1916, il écrivit une critique de l'œuvre bismarckienne. Après la guerre, il publia *Ma Lutte contre l'Allemagne nationaliste et militariste*, livre dans lequel il relate toute sa campagne. Il est actuellement rédacteur à l'hebdomadaire pacifiste *Die Menschheit*. La vie lui a été rendue impossible en Allemagne, mais ses écrits y sont lus plus que jamais. Il réside en Suisse.

Le Moraliste.

Le premier livre de Foerster était consacré à la morale de Kant. Il s'est surtout occupé depuis du problème éthique. Sa critique des modernes est particulièrement remarquable. Il n'a pas seulement approfondi Kant, mais aussi Schopenhauer, Nietzsche, Marx, Comte, Spencer et la morale sociologique moderne, et il en a montré la faiblesse et la fausseté. Lui-même a cru pendant quelque temps à une morale indépendante. Mais sa propre expérience, sa connaissance des hommes et ses méditations l'ont convaincu qu'une morale qui n'est pas ancrée dans la Religion est bâtie sur le sable.

Foerster s'est surtout spécialisé dans les problèmes sexuels et les questions de morale sociale, nationale et politique. Ses ouvrages sont de tout premier ordre. Il y défend la thèse que ni l'Etat, ni la Nation, ni la Société, ni la Famille ne peuvent être maintenus sans une base morale solide; et que, seule, la morale chrétienne traditionnelle peut poser et conserver cette base là.

Le Pédagogue.

Cette conviction quant aux fondements moraux de toute la vie sociale et politique devait montrer à Foerster la direction erronée de l'éducation allemande. En Allemagne, le moral était sacrifiée à l'intellectuel, l'intérieur à l'extérieur, la conscience à la science, la vertu à l'action, l'homme à l'Allemand, le chrétien au citoyen, la personnalité à l'organisation, la civilisation à la culture, l'éducation à l'instruction, la vie à l'école, le Christ à César.

Une transformation de cet idéal pédagogique s'imposait. Il fallait qu'il redevint vrai que l'homme est plus que l'Allemand, le cœur plus que la tête, le caractère plus que la connaissance, l'âme plus que la science, l'amour plus que l'intention, la personnalité plus que la culture.

Foerster développe pour la première fois ce nouvel idéal dans son *Jugendlehre* (1894), peut-être bien le livre le plus remarquable de toute la littérature pédagogique allemande et qui en est à sa 115^{me} édition. Les mêmes idées se retrouvent dans *Schul und Charakter*.

Le Chrétien.

Foerster a connu le plus complet paganisme. « Mon père, raconte-t-il, nous a élevé sans Dieu et sans contrainte! »

Ce ne furent pas les livres, ce fut l'expérience de la vie qui conduisit Foerster au christianisme. Si nos écoles, nos universités, nos savants, sont devenus étrangers au christianisme, dit-il, c'est qu'ils ne connaissent plus ni eux-mêmes, ni les hommes, ni la vie. Nos soi-disant penseurs modernes sont des hommes de bibliothèque, abstraits, sans âme, exsangues, des encyclopédies ambulantes. Ils savent beaucoup de choses, mais en même temps leur ignorance de la vraie vie concrète est inouïe. Notre science, notre université sont devenues étrangères à la vie, et voilà pourquoi elles ont dévié du christianisme.

Foerster a exposé longuement ces idées dans son livre *Le Christ et la vie humaine*.

Religion et caractère.

C'est le thème du dernier ouvrage de Foerster. Ce fut le thème de toute sa vie et personne n'a davantage ni de façon plus complète et plus approfondie, étudié ce problème. La réponse qu'il donne est toujours la même : Celui qui ne voit pas que l'éducation morale est pratiquement impossible sans la religion, celui-là ignore ce qu'est l'éducation, ce qu'est la moralité, et ce qu'est un enfant. L'éducation morale sans religion est une invention de nos savants abstraits, une théorie d'hommes étrangers à la vie, un brassin de nos bibliothèques. Celui, au contraire, qui sait ce qu'est l'éducation et qui connaît la jeunesse restera toujours convaincu que la religion chrétienne est la pierre angulaire de toute véritable formation du caractère.

Il fut dit, un jour, d'un grand professeur qu'à lui seul il valait davantage que tout le corps enseignant. Dans la vie spirituelle contemporaine, Foerster a exercé une influence supérieure à celle de toute une université.

Puisse la lecture de la conférence que Foerster fit à Gand en inciter beaucoup à la lecture de ses livres. De nos jours, la pédagogie est le domaine où s'écrivent, s'impriment et s'éditent le plus de banalités. Le déluge pédagogique moderne finira bien une fois, entraînant dans les abîmes des milliers de nos livres pédagogiques. Quelques hommes et quelques œuvres résisteront à la marée. Ce seront les vrais penseurs, ceux qui ne passent pas, les classiques de la pédagogie d'aujourd'hui. Parmi eux Foerster occupera une place d'honneur.

Dr FR. DE HOVRE.

(Traduit du flamand.)

Conférences Cardinal Mercier

La prochaine conférence aura lieu le mardi 29 novembre à la salle Patria (5 heures).

Le Comte de Sainte-Aulaire, ambassadeur de France, y parlera de ses

Souvenirs sur François-Joseph et la Cour de Vienne

Cette conférence sera publiée dans un de nos prochains numéros

Les mérites et les illusions de la Pédagogie moderne⁽¹⁾

Nécessité générale d'une Synthèse.

A notre époque, il n'y a pas seulement lutte entre les nations et les races, lutte qui sépare et déchire tous les groupes créés pour se compléter réciproquement — non, il y a également entre les vérités une guerre qui morcelle l'ensemble organique des principes et qui en disperse les fragments aux quatre vents, de telle manière que l'une de ces doctrines combat l'autre et s'entête, par le combat même, dans son isolement obstiné et impuissant. Et le pire c'est que dans toutes les citadelles isolées de ces divers principes sectaires, aucun désir d'une nouvelle synthèse, aucune tentative d'un rapprochement ne se fait sentir, aucun sentiment de privation mortelle ne s'exprime; non, ils se détestent mutuellement et ils se barricadent chacun dans son camp et ne communiquent qu'à coups de pierre.

Ce qui est sacré pour l'un est ridicule pour l'autre; ce qui paraît le plus sain à l'un, est utopique pour l'autre; ce qui est la base de toute civilisation pour l'un, est dénoncé comme superstition dangereuse pour l'autre.

Voilà la situation dont l'expression politique a été la guerre mondiale et la lutte des classes. Ce qu'il nous faut avant tout, c'est une nouvelle agrégation et réconciliation des vérités si dépendantes l'une de l'autre, et c'est cette *synthèse des principes* qui préparera aussi la nouvelle coopération des races et des peuples.

Renan a dit : « Ce n'est que, lorsque la France et l'Allemagne se seront réconciliées que les deux moitiés de l'âme humaine se seront retrouvées. Cette constatation, faite dans le domaine de la vie des peuples, vaut pour tous les domaines de la civilisation. Il y a partout deux moitiés séparées et pourtant étroitement dépendantes l'une de l'autre — de sorte que l'homme moderne, sectaire et renfermé dans son camp, ne s'inspire que d'une moitié de la vérité et ne vit que de la moitié des forces de son âme.

Cette situation se trouve bien définie par W. Monod quand il dit, qu'il y a deux moitiés tragiquement séparées dans l'humanité moderne : l'une possède le Messie sans le Messianisme, l'autre possède le Messianisme sans le Messie, c'est-à-dire que l'une reconnaît la seule source vivifiante de toute la vie spirituelle mais elle est encore privée de l'élan d'application qui devrait s'ensuivre dans la pratique sociale, politique, éducative; on abandonne ces domaines au Béliar ou au César, ou à toute autre contrainte sans âme et purement extérieure. — L'autre moitié s'efforce à grande peine, à spiritualiser et à moraliser la vie pratique et l'éducation — elle fait appel et donne libre essor à toutes ces forces négligées par les représentants des valeurs traditionnelles. Mais en même temps, elle ne fait pas la part du juste contre-poids, indispensable à un fonctionnement salutaire des forces qu'elle met en vigueur. Elle déclenche les énergies mais il lui manque un grand centre de concentration et d'inspiration, un principe organisateur, capable de subordonner les forces libérées à un bien suprême, incarné dans une vie modèle et accomplie, faisant ressusciter dans l'âme un essor *universel* et y organisant la juste hiérarchie des fonctions et des forces.

Nécessité d'une Synthèse en Pédagogie.

Chesterston a prononcé une parole très poignante : « La tragédie de notre époque ne consiste pas dans les vices, mais dans les vertus devenues folles. » Voilà le point de vue essentiel d'où il faut juger la confusion qui règne en notre temps : Les vertus et les vérités sont devenues *folles* — c'est-à-dire qu'elles ont perdu la mesure, le sens de la proportion, le lien qui les rattache aux principes complémentaires. C'est cet état de choses, que nous rencontrons tout spécialement dans le domaine de l'éducation, où tout procédé exclusif dans la théorie et la pratique produit les effets les plus déplorablement et d'une portée sans bornes. Il y a une pédagogie traditionnelle et une pédagogie moderne; chacune

d'elles représente et défend une moitié de la vérité et rejette l'autre moitié. On peut dire qu'à un certain degré, l'éducation américaine et la tradition européenne de l'éducation, considérées comme deux tendances contraires, représentent le mieux ce contraste dont la synthèse est si urgente.

Exclusivisme de la Pédagogie Américaine.

Dans la tradition européenne prédomine encore César avec toutes les méthodes *coercitives* et *autoritaires* d'un passé militaire et étatiste, au lieu du Christ qui fait appel à l'homme intérieur et qui peut lui accorder, pour cette raison, beaucoup de liberté et d'indépendance. C'est pourquoi Bernard Shaw a défini : « l'éducation européenne : la défense organisée des adultes contre les enfants ». Mais cette éducation n'est pas seulement une défense, non, elle est au contraire très agressive, envahissante, impérieuse, tyrannique; elle impose à la jeunesse la forme traditionnelle de la vie des adultes, elle vise à briser la volonté de l'enfant, elle ne veut pas reconnaître ses droits, elle s'impose et se contente à l'imposer. D'autre part, la *Pédagogie américaine* se présente comme l'expression de ceux qui se sont émancipés de la tutelle autoritaire, qui ont fui tout ordre dictatorial et impérialiste; ce sont les sécessionnistes dont la statue de la liberté à l'entrée du port de New-York salue les successeurs. L'Amérique c'est le symbole du monde sans tradition, le berceau de l'initiative individualiste, de l'activité sans bornes. En Amérique l'éducation c'est l'art de donner libre essor à toutes les possibilités innées de l'enfant; cela se révèle dans toute la littérature pédagogique; il y a par exemple un livre sur la psychologie des garçons intitulé : « *Winning the boy* ». — Comment gagner l'enfant? — voilà le point de départ. On ne s'impose pas, on éveille, on évoque, on développe — c'est le point de vue du Taylor-Système appliqué à la pédagogie; on aspire à un renforcement sans bornes des forces productrices dans la jeunesse; et toute la méthode de l'appel au respect de soi-même poursuit le but de susciter et d'encourager, dans l'âme des jeunes, une confiance absolue en leur propre énergie, appliquée au progrès autonome du caractère.

Permettez-moi d'illustrer ces deux méthodes pédagogiques contraires par un exemple qui pourrait rendre justice aux mérites de cette pédagogie moderne, élaborée et expérimentée spécialement en Amérique. Figurez-vous deux pères, l'un de la vieille école d'éducation et l'autre partisan des idées américaines. Le père de la vieille école se voit terriblement dérogé dans son travail par le bruit que font ses enfants en jouant dans le corridor. Il ouvre brusquement la porte et crie : « Il m'est impossible de travailler avec un pareil tapage! Allez-vous en! » Il ne lui vient point à l'idée que les enfants ont le même droit au jeu que lui au travail et que le jeu, c'est leur travail à eux! Ce père n'a pas compris que la première tâche éducatrice consiste à donner à sa progéniture l'exemple vivant de ce qu'est un véritable gentleman et des égards qui sont dus à autrui, au lieu de leur suggérer par sa conduite inconsidérée précisément l'irrévérence du plus fort envers le plus faible. Sa deuxième faute pédagogique qu'il a commise consiste à ce qu'il n'a su agir sur ses enfants qu'au moyen d'une contrainte brutale et purement autoritaire au lieu de coopérer avec le « gentleman » en eux-mêmes et de faire appel à l'esprit de compréhension chevaleresque de la part de ce gentleman.

Quant au père gentleman — il serait sorti tranquillement de sa chambre et aurait dit gentiment : « J'ai beaucoup à faire, mais le vacarme que vous faites m'empêche absolument de travailler — n'y aurait-il pas moyen de s'arranger, mes enfants, de façon à ce que vous vous livriez à un jeu moins bruyant ou à ce que vous choisissiez pour le moment un autre endroit pour continuer? »

Voilà un père qui représente la culture sociale et la propagée, il respecte le droit d'autrui — même lorsque celui-ci est représenté par des êtres plus faibles — et vraiment il n'y a pas de véritable éducation qui ne soit fondée sur cette culture sociale conséquente, reconnaissant tout d'abord le droit d'autrui, sa dignité humaine, avant de chercher d'agir sur la volonté — qui se révolte contre toute ingérence brutale.

* * *

Vous verrez tout à l'heure que je suis partisan, convaincu et ardent d'une discipline inflexible mais il faut absolument reconnaître le grand mérite de la pédagogie moderne d'avoir humanisé l'effort éducateur et d'avoir rendu plus efficace la discipline en

(1) Conférence prononcée à l'Institut supérieur de Pédagogie, à Gand.

ayant su éveiller l'intérêt vivant de la jeunesse à une collaboration volontaire à cette discipline. Une pédagogie qui néglige de s'assurer, par un appel aux sentiments chevaleresques et à l'amour-propre de l'élève, une telle collaboration, ne mérite pas l'épithète de chrétienne. Pour éduquer il ne faut pas seulement une autorité ferme, mais plutôt encore une autorité très tendre, très compréhensive afin de ne pas heurter et décourager les sentiments d'honneur et d'indépendance, base de tout caractère bien trempé. Pour bien discipliner, il ne faut pas seulement de l'énergie, mais avant tout cet esprit de finesse et de politesse montrant que c'est tout d'abord l'éducateur qui s'est bien discipliné et qui s'est soumis humblement à cette autorité morale à laquelle il s'efforce de soumettre ses élèves. Quand l'ordonnance japonaise apporte le repas à son officier, celui-ci se lève et fait une révérence; c'est un geste symbolique exprimant une vérité profonde et qui devrait être comprise par tous les exécuteurs d'autorité! Il faut toujours, soit par le ton, soit par le geste, rendre hommage à la dignité humaine de ceux auxquels nous sommes obligés d'imposer un acte d'obéissance ou de service. Cela ne vaut pas uniquement pour la tâche de l'éducation des enfants — non, la pédagogie est une science pour toutes les professions où il faut agir sur la volonté d'autrui. Et rien n'est plus important que d'agir partout la fermeté de la volonté qui commande et l'esprit de décision, à l'esprit de finesse qui s'occupe des sentiments de ceux qui doivent recevoir et exécuter des ordres.

J'aimerais à vous donner une petite illustration de cette vieille pédagogie de soumission dont les représentants semblent croire qu'il faut toujours humilier et abaisser ceux auxquels on donne un ordre. — Un petit garçon rentre en pleurant de l'école. « Qu'est-ce qui est arrivé? » demande sa mère. Le petit répond : « Le professeur m'a dit : « Il y a quinze cents millions d'hommes sur la terre et tu es le plus bête de tous. »

Voilà la méthode pédagogique que j'appelle dépressive!

Trop peu d'agents d'autorité se rendent compte que ceux qui se révoltent et rendent difficile la tâche de l'éducation, sont très souvent les caractères les plus précieux, dont le sentiment d'honneur très développé donnerait les garanties les plus sûres d'une conduite sans reproche, mais qui se trouvent transformés en révolutionnaires lorsqu'on les traite d'une façon brutale et dédaigneuse, sans égard pour leur valeur morale.

* * *

Tout ce qui est juste dans la critique moderne de la pédagogie traditionnelle et qui peut se rapporter au Christianisme lui-même, dont l'appel à l'âme immortelle est le plus grand événement de la pédagogie, a été également confirmé d'une manière très intéressante par la nouvelle école des dompteurs d'animaux où l'on considère les moyens brutaux de la vieille école comme tout à fait démodés. Tous les livres de ces dresseurs disent que seul le cheval traité avec ce qu'on appelle « chevalerie », avec patience, justice, charité, donne toute la mesure de ses forces et se consacre tout entier au chevalier; tandis que tout geste brutal repousse le dévouement et ne met au service qu'une attention froide et extérieure. Il y a un livre sur le dressage du cheval, écrit par un officier hongrois, Maday, qui nous parle de ses observations faites dans les haras. Il a constaté que ses chevaux se cabraient contre le moindre éclat nerveux qui se trahissait dans sa voix. Cela veut dire que même le cheval s'obstine et refuse de se donner à un maître qui le traite d'une manière brutale; il veut être guidé par un cavalier qui se domine lui-même et qui révèle, par cette maîtrise de soi, la reconnaissance de la dignité de son serviteur ainsi que son droit de commander et de guider.

Mais toute cette nécessité que j'ai voulu mettre en lumière ne représente qu'une moitié de la tâche éducative. Et toute œuvre éducative échoue et aboutit à former des fous malheureux à moins que cette manière de respecter l'individualité et de ne pas heurter ses sentiments de défense de soi-même, ne soit complétée et limitée par une action non moins essentielle, qui consiste à faire entrer dans la vie individuelle une vérité supra-individuelle, destinée à élargir l'individu et à l'affranchir de soi-même. Il faut avouer qu'il se manifeste dans l'éducation moderne un culte nettement morbide de l'individualité, tendant à produire des personnalités, gonflées de leur propre importance, remplies exclusivement d'elles-mêmes et de leurs droits, un culte désordonné du Moi, produisant précisément ce « Moi » haïssable dont l'aneantissement a été signalé par Pascal comme la tâche principale de toute véritable éducation.

Toute la situation moderne que j'ai dépeinte au début de ma conférence éclate ici : Cette lutte entre les principes destinés à se compléter, ces vérités partielles, séparées de l'ensemble de la vérité chrétienne. Dans ce sens, la défense du droit de l'homme, d'origine chrétienne, s'est détachée du droit que Dieu a sur l'homme et de toutes les autres nécessités, responsabilités, devoirs de la vie humaine.

C'est pourquoi ce principe individualiste a dégénéré en anarchie et en confusion absolue. Il y a un Rousseauisme dans la pédagogie moderne qui reflète toute cette confusion et ce manque de but organisateur et éducateur. L'adoration de l'enfant y a remplacé l'adoration de Dieu.

De fait, l'enfant n'a pas seulement le droit d'être lui-même et de développer ses dons individuels, non, il a également le droit d'être affranchi de soi-même et de s'ouvrir, par l'obéissance et par la vénération, à des biens supra-individuels et à des forces surnaturelles.

Nul doute, la croix la plus accablante à porter c'est notre propre individualité, et la pédagogie vraiment libératrice est celle, qui nous débarrasse des chaînes de cette nature innée, en nous préparant à la communion avec un ordre spirituel supérieur. Mais c'est précisément là que la pédagogie moderne se trouve impuissante. Elle a de très grands mérites en ce qu'elle a insisté sur une adaptation psychologique de l'éducateur à la nature individuelle, — elle a bien raison de souligner la nécessité de ne pas seulement imposer à l'enfant le principe normatif, mais de coopérer avec les tendances organisatrices et spirituelles de l'enfant lui-même — mais d'autre part elle s'est tellement plongée dans la psychologie qu'elle a oublié la pédagogie. Adapter l'éducation à l'état de l'enfant c'est seulement un moyen nécessaire, mais adapter l'enfant à une vie plus ample et à une vérité supérieure, inébranlable et qui ne diagne pas s'abaisser aux faiblesses humaines, voilà la tâche essentielle de tout effort éducateur.

Dans une revue pédagogique américaine j'ai trouvé une fois sous l'apparence d'une plaisanterie, la question suivante qui n'en était pas moins posée très sérieusement : « Que doit connaître l'éducateur qui veut enseigner le latin à John. » On a répondu : « Naturellement il doit connaître le latin ». Mais la rédaction répondit : « Non, tout d'abord il doit connaître John ». Voilà toute la force de la pédagogie américaine, elle a vraiment approfondi la recherche de John, elle connaît John, mais s'est tellement plongée dans John, qu'elle a oublié le latin, c'est-à-dire qu'elle a perdu de vue les grandes vérités objectives auxquelles John devrait se conformer et grâce auxquelles il pourra être affranchi de soi-même.

Faiblesse fondamentale de la pédagogie moderne; ses conséquences.

Or, nous rencontrons ici la faiblesse fondamentale de la pédagogie moderne : Elle se vante de toutes les nouvelles méthodes qu'elle a inventées pour agir sur l'enfant et pour mettre en jeu toute son activité naturelle, mais elle ne se rend pas compte que ce ne sont pas les méthodes dont jaillit la plus grande force éducatrice, mais plutôt les grandes vérités supra-individuelles, les buts suprêmes clairement établis, qui rattachent l'être passager et oscillant à quelque chose au-dessus de l'effort temporel et au-dessus des opinions humaines fragiles et toujours changeantes. Henri Heine a dit un jour en face de la cathédrale d'Anvers : « Les gens de cette époque-là avaient des dogmes, nous n'avons que des opinions, mais ce n'est pas avec des opinions qu'on bâtit des cathédrales. » Cela pourrait être appliqué également au problème de l'éducation : On ne peut bâtir les caractères sur la base des opinions du jour! Non, le caractère est également une cathédrale qui s'élève en ligne droite vers le ciel, sortant des ruelles de l'égoïsme et de l'esprit calculateur, et ce n'est que par des vérités éternelles et inébranlables qu'un caractère peut être trempé et solidement protégé contre la poussée collective et contre toutes les tentations surgissant des profondeurs de la réalité sensible.

Toute la différence entre la pédagogie moderne et la pédagogie chrétienne se rapporte à la manière dont ces deux écoles considèrent la nature humaine. Les Modernes sont des optimistes malgré tout ce que la psycho-analyse leur a révélé sur la nature humaine; c'est pourquoi il leur manque tout sentiment de la nécessité d'une transformation radicale, d'une orthopédie sans merci, corrigeant, l'aide d'un idéal surhumain, la vie déformée; et il leur manque toute idée de la nécessité qui s'impose de faire luire une lumière claire, non trompeuse, dans le brouillard de notre vie intérieure. Je constate

cela et je le souligne comme quelqu'un qui a été élevé en dehors de la religion. Je connais toute la décomposition moderne, toute la misère d'une vie sans lumière; j'ai été libre-penseur moi-même et j'ai lutté des années contre la religion chrétienne, malgré mon aversion croissante pour la nourriture spirituelle offerte par la littérature laïque. Toute la sociologie moderne m'avait laissé dans un apauvrissement intérieur extrêmement pénible, je n'y ai rien trouvé qui éleva la vie de mon âme, je n'y ai trouvé que des formules desséchées et une sagesse livresque sans aucune force capable de conjurer des démons. Ecoutez une parole de Nietzsche, parole symbolique dépeignant l'homme moderne sans foyer :

*Les corneilles croassent et volent en hâte
Vers la ville; bientôt la neige tombera —
Malheur à qui n'a pas de foyer.*

C'est l'expérience personnelle de Nietzsche, homme déraciné, qui y éclate.

Moi j'ai connu également cette vie sans foyer et je connais les fenêtres brisées et les courants d'air du foyer laïque, foyer sans feu et sans lumière.

* * *

C'est du point de vue de cette nécessité qu'il nous faut rejeter une idée très répandue dans le monde moderne — c'est l'idée de la rédemption de soi-même. De fait, notre Moi supérieur doit collaborer avec la grâce, mais vouloir lui attribuer la force de s'affranchir par son propre effort, cela ne révèle pas beaucoup de sens de la réalité de notre nature. Ne savons-nous pas, en effet, dans quelle confusion se trouve notre *Moi* naturel, jusqu'à quel point nos tendances supérieures sont mêlées aux tendances inférieures, comme, par exemple, à notre amour se lie toujours de l'égoïsme, de la tyrannie, de la vanité, de la jalousie? Sans doute, nous ne faisons la connaissance de notre « Moi » supérieur que par la présence du Christ dont la victoire accomplie mit en pleine lumière notre propre nature supérieure en la séparant d'une manière catégorique, des tendances inférieures, comme au jour de la création, Dieu a séparé la terre de la mer, la lumière des ténèbres. Ecoutez dans ce sens les paroles de l'apôtre : « Car la parole de Dieu est vivante et efficace et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, elle atteint jusqu'au fond de l'âme et de l'esprit, des articulations et des moelles, et elle juge des pensées et des intentions du cœur. »

Or, former le caractère, c'est créer l'esprit de décision, de précision — voilà dans l'Evangile le Saint-Esprit de décision qui est le seul guide compétent pour réaliser le vouloir jusqu'au bout et la loyauté sans compromission d'aucune sorte.

J. Payot, dans son livre *l'Education de la Volonté* attire notre attention sur le fait que, depuis le dix-huitième siècle, les *devoirs* ont été remplacés par les droits, ce qui a privé, selon lui, l'individu de toute force d'élévation au-dessus de soi-même, la prétendue autonomie n'étant pas en mesure de remplacer la force éducatrice des grands idéaux surhumains, dont l'appel puissant au Moi supérieur, se traduit dans le sentiment du devoir, reflet dans l'âme d'un monde au delà des horizons du Moi. Quant à ce qu'on appelle l'autonomie morale, on n'y trouve que « l'auto », c'est-à-dire le Moi, gonflé, mais pas la « nomie », c'est-à-dire la législation. Si Payot avait pénétré plus profondément dans la psychologie de cet état de choses, il eut reconnu que le Moi supérieur ne peut émettre ses impératifs, avant qu'il ne soit éclairé par la religion chrétienne. Elle seule dissipe le brouillard, dans lequel la nature et l'esprit se confondent; elle seule sépare les deux mondes et, par là, rend possible une véritable éducation de la nature par l'esprit.

* * *

Permettez-moi une illustration empruntée à la pratique éducatrice pour démontrer pourquoi la grande précision de l'idéal chrétien ne saurait être remplacée par les idées vagues de la pédagogie moderne. Je parlais, tout à l'heure, de l'importance attribuée par la pédagogie américaine à la culture, chez l'enfant, du respect de soi-même. Sans doute, nous devons tirer bon usage de cette suggestion : ménager l'amour-propre voilà un avis à prendre bien au sérieux, dans tous les rapports avec nos prochains; les difficultés les plus grandes étant causées par nos tendresses sans bornes envers notre propre *besoin* de nous respecter et d'être respectés par les autres — et à notre incroyable *rudesse* à l'égard des amours propres d'autrui.

Mais, justement, en ménageant ce respect de soi-même chez

l'enfant, il faut procéder avec la plus grande circonspection et sans perdre de vue la connaissance du bien suprême de l'âme, si l'on veut empêcher l'enfant de se laisser séduire par des biens d'une valeur très fragile. Il est peu de notions qui, plus que le respect de soi-même, aient besoin, si je puis dire ainsi, du *baptême chrétien* et de la discrimination la plus précise des divers éléments qui chez elle entrent en jeu.

Quelle espèce de Moi doit être respectée? Telle est la première question qu'on doit poser. Il y a une estime de soi-même peu exigeante, provenant d'une conscience ensommeillée et obscurcie, estime de soi-même, parent de la vanité et d'une certaine propreté extérieure, qui, certes, est peut-être capable de préserver l'homme de maintes bassesses, mais qui néanmoins l'éloigne de la véritable vie intérieure et doit même le conduire tout droit à une suffisance aveugle, et, par là, à la mort de l'âme. Un cœur agoussé et brisé ne se rencontrera jamais dans le rayon d'une telle suffisance. C'est pourquoi, il est de toute importance de bien préciser le respect de soi-même, afin de ne pas laisser l'enfant dans un état de conscience nébuleuse tout à fait contraire à cette précision et à cet esprit de décision qui est l'essentiel d'un véritable caractère.

* * *

Par mes aperçus précédents, j'ai tâché de mettre en lumière la situation actuelle dans le domaine pédagogique, une situation où une doctrine exclusive combat l'autre. Cet état de choses prédomine également dans les méthodes d'enseignement. L'école purement réceptive fait sûrement une faute, mais les Américains ont commis une faute non moins grande lorsqu'ils ont émis le programme d'une « école active » dans laquelle tout est concentré sur la création du type productif. L'exercice des organes réceptifs doit toujours rester au centre de l'école, parce que dans la vie pratique, un homme bien disposé à recevoir et à écouter exactement des idées, des mandats, des ordres de la part des autres, est beaucoup plus recherché et apprécié que ne l'est le type spécialement productif. Mais, hors de cette considération d'ordre professionnel, il faut également se rendre compte, qu'une éducation qui vise de préférence à la formation du type productif ne saura produire que des caractères antisociaux, c'est-à-dire des caractères qui ne sont remplis que de leurs propres efforts, incapables d'écouter, de se plonger dans le monde d'autrui, de comprendre ce qui leur est étranger, d'élargir leur propre esprit en s'ouvrant en toute humilité et charité, aux intérêts, aux pensées aux expériences de leurs prochains. *Gathe* a exalté l'éducation « au respect »; mais comment amener au respect une jeunesse brûlant exclusivement du zèle producteur et qui n'attend son initiation dans la sagesse que de sa propre intelligence. Un psychologue moderne dit : « L'art d'écouter avec charité est le signe le plus sûr de la délicatesse de l'âme. » Mais, comment cultiver cette délicatesse, si l'on élève une jeunesse sans des organes de réception bien développés? Ce ne serait que le triomphe de Marthe sur Marie!

La même exagération se retrouve dans le domaine de la pédagogie sexuelle. Certes, l'absence de toute franchise à l'égard des dangers et des responsabilités de la sphère sexuelle, la crainte d'un avertissement digne et opportun, ont causé beaucoup de désastres et d'erreurs. D'autre part, les maux causés par une exagération des « éclaircissements » sont au moins aussi grands que ceux que l'on cherche à combattre. En combattant la puderie, il faut prendre garde à ne pas confondre la puderie avec la prudence. La puderie est le moyen naturel et la défense la plus efficace contre la pensée excitante et contre la poussée illimitée et sans contrôle des impulsions sensuelles; c'est le rempart de la vie créatrice, silencieuse et discrète, érigé contre la pensée envahissante et analysante, et s'il est vrai, que l'on peut créer des troubles du cœur et d'estomac en concentrant les pensées sur les fonctions de ces organes, cela est doublement applicable dans le domaine sexuel. Quel sens profond dans la légende antique de Psyché, qui va être emporté aux enfers pour avoir contemplé l'amour à la lueur de la lampe!

Il faut se graver dans la mémoire la parole d'Amiel : « L'œuvre sacrée de la nature doit être enveloppée du triple voile de la puderie, du silence et de l'ombre! » (1).

F. W. PÖRSTER.

(1) La deuxième partie de cette conférence paraîtra dans notre prochain numéro.

Le Prince Charles de Ligne⁽¹⁾

On peut s'étonner que, quand les *Jeunes Belgique* choisirent, dans le passé des Lettres Belges, des parrains à leur mouvement de rénovation, ils aient négligé d'inscrire sur leur oriflamme de combat, à côté des noms de De Coster, de Pirmez et de Van Hasselt, celui du prince Charles de Ligne, dont M^{me} de Staël a dit que c'était le seul étranger qui dans le genre français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur.

Il était né à Bruxelles; son œuvre est considérable : trente-deux volumes de *Mélanges militaires, littéraires et sentimentales* et, ce qui est davantage un titre à un maréchalat littéraire belge, son talent est marqué au coin des deux caractères propres — et d'apparence contradictoire — de notre tempérament national : un calme et rude bon sens et un don de fantaisie primesautier et plein de verve.

On le traite volontiers de cosmopolite; mais on oublie que le cosmopolitisme était, chez lui, non une vocation de choix mais le résultat des bouleversements historiques au milieu desquels il vécut : ce n'est pas sa faute si la Belgique fut autrichienne et si Vienne ainsi fut le centre indiqué de son activité. Il servit l'Autriche, quand l'Autriche était notre maître. Et ce fut son service même qui le mit en contact avec l'impératrice Catherine et la reine Marie-Antoinette.

Que s'il est arrivé au prince de Ligne de déclarer « qu'il avait six ou sept patries », c'est là une boutade qui n'a d'autre signification que d'exprimer la rare joie que savourait cet observateur averti, ironique et désabusé à promener son œil fureteur dans les divers milieux où le conduisit sa destinée. La vie des camps et ses hasards, la vie des cours et ses bonnes fortunes lui étaient un spectacle auquel il participait comme acteur et assistait comme spectateur. C'était pour lui l'aventure, l'aventure variée, brillante, frivole où il pouvait déployer pleinement son esprit et son désir de plaire et qui donnait à son amour-propre les plus flatteuses satisfactions d'élégance raffinée. Et comme il n'était pas seulement un homme d'épée et un homme du monde, mais aussi un homme de lettres, son esprit d'aventures le mena chez tous les grands « maîtres de l'heure », Voltaire, Rousseau, Goethe...

Bref, un homme qui suivit, hélas! en aveugle, le courant licencieux du siècle et savoura en dilettante toutes les ivresses que la foi de l'Ancien Régime tendait aux voluptueux de l'esprit et aux voluptueux des sens.

Et comme épilogue de cette vie de dandysme étincelant, les grandes épreuves publiques associées à des grandes épreuves privées : la Révolution, l'invasion française, la mort d'un fils qui était son espoir et son orgueil et l'exil loin de Bel-Œil.

C'est dans le cadre somptueux de Bel-Œil qu'il faut évoquer le prince Charles de Ligne — comme dans l'ambiance même où son talent cueillit ce par quoi il appartient à nos Lettres : un séduisant composé de raison brabançonne et d'esprit latin.

M. Louis Dumont-Wilden a campé admirablement, dans un livre où le document a les ailes de l'imagination, cette attachante silhouette de grand seigneur et de précurseur littéraire. Œuvre consciencieuse et vivante, où les rares qualités de l'auteur — son sens psychologique si averti, son souci d'une méthode ordonnée et son style imagé et alerte — ont pu se donner large et libre cours dans un sujet digne d'eux et dont la réalisation fait autant d'honneur à l'écrivain qu'elle nous fait de plaisir.

FIRMIN VAN DEN BOSCH.

(1) Louis Dumont-Wilden. *La vie de Charles-Joseph de Ligne, prince de l'Europe française.* (Paris, Plon).

Les "Bucoliques", de Victor Kinon

La *Revue catholique* a signalé déjà les *Bucoliques*, dont le titre, modeste et champêtre, n'annonce pas assez le magnifique lyrisme qui s'échappe, en vigoureux accents, de ces pastorales. Victor Kinon n'est pas le doux berger, couché à l'ombre d'un hêtre, chantant sur ses pipeaux la douceur de la campagne et les charmes de la belle Amaryllis. Les ondes sonores de ses vers rappellent plutôt les larges résonances du cor ou les mâles accords du clairon. Poète de la nature, certes, et combien gracieux et spontané, mais — ceci fait sa grande originalité — poète du surnaturel, poète théologien et mystique.

I

Victor Kinon n'a pas cherché au loin des paysages grandioses ou extraordinaires. Enfant du Hageland, il a compris la poésie de son pays brabançon, il en a aimé la beauté discrète, simple et sapidé, les prairies et les bois, les paisibles rivières bordées de saules, et surtout la lumière toujours changeante selon le jeu des nuages sous le soleil :

*J'aime tout, maintenant, de ce pays qui semble
Un coin du paradis où nous jouons ensemble.
J'aime les champs, les bois, la ferme avec le puits,
Les chaumes décorés de la touffe de buis,
Les poules picorant sur le fumier qui fume,
Le moulin secouant son tablier d'écuine,
Les barrières, les clos, la mare herbeuse où dort
Un tapis d'eau fleuri de renoncules d'or,
Le vieil acacia dont le parfum m'enivre,
La vieille église grise avec le coq de cuivre,
Et le tir à la perche avec le papagai.
Vois-tu ce blond brouillard, où la caille a claqué,
Au ras du champ de trèfle allongé comme en rêve,
Gazer le globe d'or du soleil qui se lève?...
Les mélèzes jamais furent-ils reverdis
Plus fraîchement dans les bosquets du paradis?...
Oh! cette heure à coup sûr nous figure une image
De la patrie où tend notre pèlerinage.
Les oiseaux ont chanté comme pour des élus,
Et la terre et le ciel ne se distinguent plus.*

Voilà bien le pays de chez nous, dans sa réalité concrète, sans le mélange de ces réminiscences livresques, dont tant de faiseurs de vers ne parviennent pas à se dégager. Kinon reste toujours en contact direct avec la nature; de là, la précision de son observation et le pittoresque du détail.

Cette observation se complète et se nourrit d'une connaissance très avertie de l'histoire naturelle. Ce poète est un botaniste, un entomologiste, je pourrais ajouter — vu sa ferveur pour la pêche à la ligne — un ichtyologue. Mais sa science ne dessèche pas le cœur, et son cœur ne l'entraîne pas à des élans désordonnés que sa science désavouerait. Il sent, et il sait. Ce n'est pas lui qui admettrait l'opposition que les générations modernes imaginent entre science et poésie et que Virgile, certes, ne soupçonnait pas.

Pour être poète, il ne suffit pas d'être ému devant la beauté des choses et d'enfler la voix pour exprimer ce qu'on sent. Non, pas de grande poésie sans une culture profonde et étendue. Victor Kinon le reconnaît, quand il montre, dans le *Vieux Château en juin*, une âme de poète de campagne, qui ne parvenait pas à

égaler Delille, ni Saint-Lambert, d'un lyrisme cependant si froid. Il en souffrait, le pauvre, parce qu'il sentait vivement la splendeur de la nature, mais les cordes de la science et de la philosophie manquaient à sa lyre et il ne tirait, de son instrument incomplet, que de faibles et grêles accords.

Mais, pour chanter la nature comme Kinon, il ne suffit pas d'avoir étudié. On n'écrit pas comme lui, si l'on ne connaît que les livres. Que savent-ils de la nature, les rimeurs de salons qui font fleurir les glaïeuls sous les tilleuls (pour le besoin de la rime), ou chanter le rossignol en juillet?

Je ne crois pas que, dans le fouillis des observations du naturaliste qu'est Victor Kinon, on prenne une seule fois en défaut sa faune ou sa flore. C'est que son amour de la nature n'est pas le sentiment vague des romantiques, qui ne voyaient qu'eux-mêmes à travers les créatures. Kinon s'intéresse à la mousse et au charançon, parce qu'il découvre partout le reflet de la puissance et de la bonté divines. Il trouve

Que le Seigneur a fait les choses comme il faut.

Le criquet de juillet, le bon et sage criquet des vacances le lui rappelle :

*Tu songeais que vraiment on a tort de prétendre
Recomposer le monde afin de le comprendre
Et qu'il est bien plus sage et plus ingénieux,
De marcher humblement en admirant les cieux.*

II

L'esprit chrétien, qui complète et élargit à l'infini cette intelligence de la nature, élève ces *Bucoliques* à cent coudées au-dessus des plus jolies inventions des Arcadies de tous les temps et de toutes les latitudes.

La pensée de Dieu hante l'esprit du poète. Non pas le vague dieu des panthéistes qui, par amour de la nature, la divinisaient, mais le Dieu personnel et créateur des chrétiens. C'est toujours à lui qu'il aboutit, et si simplement, si naturellement qu'on sent que c'est toute sa vie, toute son âme qui se révèlent!

*Qui, devant le velours criblé de points de feu,
Je me sentis marcher en présence de Dieu,
Et la brise nocturne au-dessus de la plaine
M'emplissait de Son souffle unique à chaque haleine.
Je perçus que c'est Lui, le Centre et le Trésor,
Que, comme le rayon renonce au soleil d'or,
C'est en définitive à Lui que se ramène
Tout ce qu'on peut goûter de suave et d'amène,
Et les champs de froment assoupis sous les cieux,
Et le grand-duc passant d'un vol silencieux,
Et le râle flûté de la chouette, et les voiles
De la Nuit ruisselants de paillettes d'étoiles...
Je priai de tout cœur. Je compris tout à coup
Que ce n'est pas assez de L'adorer beaucoup,
Mais qu'il faut composer à Sa gloire un poème
Avec tout ce qu'on sent, avec tout ce qu'on aime,
Et qu'il faut être bon, limpide et sans péché,
Comme l'eau d'une source où la lune a plongé.
Je sus que le poète, à l'instar de l'insecte,
Peut modeler un chant dont le ciel se délacte;
Qu'il a reçu les mots pour les bien assortir;
Qu'il lui faut chanter juste, afin de revêtir
Une dignité primitive qui l'égale
Au grillon du foyer, au merle, à la cigale;
Et que le bon poète est en somme pareil
Au bon criquet tapi dans un champ de méteil,*

*Et je levais les bras avec reconnaissance,
Et je marchais, rêvant de l'ineffable Essence,
Répétant mille fois dans un transport sans nom :
« Mon Dieu, que je vous aime et que vous êtes bon!... »*

Voilà à quels accents religieux aboutit, chez Victor Kinon, la contemplation de cette nature dont aucun détail ne lui échappe. Il voit tout, il observe tout, jusqu'à la vive scolopendre qui trotte dans le lierre, jusqu'à la houppie lilas du chardon; il mêle à sa chanson les plus humbles choses et les sensations les plus familières, et, jamais, cela ne détonne dans l'ensemble, ou n'arrête son vol vers Dieu.

La métaphysique et la mystique voisinent avec le grouillement des insectes et les gestes banals de la vie. On lui reproche parfois de mêler à sa chanson le terre à terre de l'existence, comme si l'art du poète n'était pas de tout élever à la hauteur de son idéal, comme si Virgile n'avait pas parlé de marrons et de fromages dans ses immortelles églogues :

Castaneæ molles, et pressi copia lactis.

Non, le poète a retrouvé la simplicité antique du monde, et tout devient matière à poésie, parce que tout est à sa place dans l'ordre universel. Admirable hiérarchie des créatures! Pour la comprendre ainsi, il faut beaucoup de science et une grande foi.

Que j'aime la sûreté théologique avec laquelle il parle du dogme! Je songe, entre autres, au beau dialogue du ramier avec le poète, où se trouve si exactement définie la présence de Dieu dans la nature, et où le destin surnaturel de l'homme est fixé en des termes simples et sublimes, quintessence poétique d'une leçon de théologie catholique. Quelle méditation qu'un poème pareil, et quel démenti à la sentence de Boileau :

*De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles.*

J'imagine qu'un Bossuet ou un François de Sales en eussent été ravis. Et Boileau lui-même, s'il avait lu ces vers au moment de la correction des épreuves de son *Art poétique*, eût raturé son décret d'injectif ostracisme.

III

On le voit, si Victor Kinon est un poète classique, il n'est pas esclave des conceptions du siècle de Boileau, ni encore moins de celui de Delille. Mais, à l'encontre de certains modernes, qui mettent l'essence de la poésie dans le subconscient ou dans le mystérieux et qui s'appliquent à écrire des vers musicaux et incompréhensibles, Kinon reste fidèle aux principes fondamentaux de la grande tradition française.

Cœur et génie sont d'accord chez lui. Il est éminemment raisonnable, et même il ne craint pas de se lancer dans la philosophie. Classique, si l'on veut, mais vivant, et moderne, il est, en un mot, un poète, un authentique, un homme qui comprend la nature, qui communique avec l'universalité des êtres et en opère la synthèse sans effort. Sur son œuvre plane

La souveraineté calme de l'Absolu;

elle règle la belle ordonnance de son tempérament de poète, l'eurythmie de son talent. Il ne connaît pas, comme Verhaeren, les outrances d'une fongue désordonnée; la sûreté de son goût tient les rênes à son imagination piaffante. Il a cette qualité si rare chez les poètes d'aujourd'hui d'écouter toujours, même au plus fort du « désordre lyrique », la voix de la raison : génie classique, belle organisation intellectuelle, qui ordonne toutes les facultés en parfaite harmonie :

*Si bien que toute pensée et tout geste s'ordonne
Selon la joie intérieure qui rayonne.*

Si le poète s'arrête en contemplation devant le magnifique tilleul en fleur bombé sur la prairie, c'est pour accepter de lui une leçon de sagesse et d'harmonie :

*Ecoute et deviens sage, ô passant! Sache entendre
Que l'Univers au fond est une chose tendre
Qui cherche obscurément et par mille chemins
L'inconnu triomphal promis aux lendemains.
C'est pour cela qu'on souffre, et qu'on rêve, et qu'on prie,
C'est pour cela que j'ai ma couronne fleurie,
Et que l'amour enfin semble avoir inventé
Une seconde où tient un peu d'éternité.
Je ne sais à quel dieu ta chair est fiancée,
Pèlerin! ni ce qu'est au juste la pensée;
Mais je devine aux plis augustes de ton front
Que tu tends comme moi vers l'avenir fécond
Et que, sans que j'en puisse expliquer la manière,
Tu cherches comme moi l'azur et la lumière.
Oh! ne méprise pas l'humble frère qui tord
Son défi verdoyant en face de la mort!
Si ton esprit plus haut que mes branches s'élève,
J'obéis simplement aux ordres de la sève
Et j'accomplis ma tâche avec sérénité;
Nul doute ne me trouble en l'œuvre de beauté;
Nul de ces bonds qui font haleter la poitrine
Ne contrecarre en moi la volonté divine;
Je suis calme et rempli tout entier de la loi;
J'adore de l'élan intime de ma foi
La face de mon dieu splendide, qu'à lui-même,
Eclairé des rayons d'un Visage suprême,
Ne fait que refléter sur moi, du haut du ciel,
L'éblouissant amour du Père universel.*

Oui, c'est ainsi que chantent les grands poètes. Ils émerveillent l'imagination, ils font frémir la sensibilité, ils arrachent des pleurs de joie et d'admiration et, avec cela, ils donnent à l'intelligence cette complète satisfaction, qui permet de s'abandonner à eux, sans arrière-pensée et sans trouble, avec l'assurance que jamais le goût ni la raison ne seront froissés.

Elle n'est donc pas éteinte, la race des beaux poètes français! Quoi donc? Est-ce chez nous, en pays flamand, qu'ils éclosent maintenant, et notre Velppe brabançonne va-t-elle devenir l'émule du Lignon et du Loir?

France de Ronsard et de Lamartine, écouteras-tu cette voix harmonieuse que le vent du Nord s'étonne de t'apporter? Il charrie d'ordinaire de plus rudes accents. Quel accueil feras-tu au gentil trouvère, resté fidèle à la tradition française, qui, lentement, a mûri sa chanson, à l'écart des dadaïstes et des futuristes?

Je le sais, le mot d'ordre te vient de Paris, et la mode du jour et même l'Académie de Richelieu font un succès à la poésie énigmatique et tarabiscotée d'un Paul Valéry. Mais ne reconnaitras-tu pas, dans la langue ferme et châtiée des *Bucoliques*, la clarté et la puissance de ton génie?

PAUL HALFLANTS.

Mariage chrétien

Au lendemain d'un inoubliable congrès de jeunesse catholique dont les séances d'étude étaient consacrées à « la famille », voici qu'un de nos meilleurs moralistes et sociologues, nous donne une nouvelle édition de la « doctrine du mariage chrétien » (1).

M. l'abbé Jean Dermine professe la philosophie au séminaire de Bonne-Espérance; jeune encore il a publié dans plusieurs grandes revues des articles remarquables par la perspicacité de l'observation, la sûreté du jugement, l'ampleur et la précision des connaissances, le fin discernement, la forme élégante sans recherche, riche sans surcharge, un style chaud et coloré mais qui demeure un style de penseur et d'écrivain philosophe. Son livre sur le mariage chrétien s'est imposé à l'attention, non seulement des spécialistes, mais de tous ceux qui suivent le mouvement intellectuel. La première édition en a été rapidement épuisée. La deuxième aura le même sort. Le livre mérite le succès obtenu et le succès espéré. Quel dommage que tous les succès de librairie ne soient pas d'aussi bon aloi!

Traiter un tel sujet pour le grand public, le traiter avec autant de vigueur et de netteté que de tact et de délicatesse n'est pas, une entreprise aisée et l'on ne s'étonne pas, quand on aura lu l'ouvrage que nous présentons au lecteur, des félicitations et des encouragements adressés à l'auteur par S. Em. le cardinal Gasparri, ainsi que par S. G. Mgr l'Evêque de Tournai. Avec le premier pasteur du diocèse de Tournai, souhaitons voir le livre de l'abbé Dermine « dans les bibliothèques des familles chrétiennes, entre les mains de notre bonne jeunesse, dans les cercles d'études dont le nombre, grâce à Dieu, s'accroît de jour en jour », avec lui, souhaitons que les fiancés le méditent, que les prêtres le consultent et s'en inspirent.

* * *

Mais on a tant écrit, on publie tant d'ouvrages sur la famille, la morale familiale, la crise des mœurs, le divorce, le néo-malthusianisme! Oui, certes et j'avoue que journalistes et lecteurs doivent parfois se dire qu'on en publie trop. Nul sujet peut-être n'a été si exploité en ces derniers temps par les fabricants de volumes et de brochures aussi facilement composés qu'ennuyeux à lire, fade et incolore littérature où les mêmes idées se retrouvent en un même style banal, analogue à cette imagerie pieuse qui, hélas, nous assaille encore de toute part, en dépit des furieux éreintements du cher grand Huysmans et des superbes efforts de l'« Art catholique ».

Quand vous aurez lu attentivement le travail de M. l'abbé Dermine demandez-vous s'il en est beaucoup de cette trempe.

* * *

Est-il bien utile d'en détailler le contenu? Quiconque a tant soi peu réfléchi le devine : la fin primordiale de la famille, la procréation et l'éducation, le sacrement de mariage, les propriétés et les lois du mariage chrétien, l'indissolubilité, le problème de la vie : voilà les grandes lignes sous lesquelles l'auteur rassemble ses développements. N'insistons pas sur les détails de table des matières.

Mais insistons sur deux caractères qui nous apparaissent comme essentiels à la lecture de ce volume, deux traits qui, à nos yeux, lui impriment son originalité et dans lesquels se révèle en pleine lumière la physionomie intellectuelle de l'auteur.

* * *

D'abord le rappel constant du « pourquoi » de toute la doctrine chrétienne du mariage, la justification de toutes ses lois au tribunal de la raison, la plus exigeante des normes de l'union conjugale présentées comme les conséquences des fins essentielles assignées à cette société primordiale qu'est la famille, de sorte que l'esprit

1) Deuxième édition, revue et augmentée (Ed. de la Société d'études morales, sociales et juridiques). — Bruxelles, Dewit. — Paris, Giraudon. — 12 francs.

Nous prions instamment nos abonnés dont l'abonnement est venu à échéance, de vouloir bien verser fr. 37.50 à notre compte-chèque 48916. (Pour les membres du clergé le prix est de fr. 27.50).

Ils éviteront ainsi des frais de recouvrement et des perturbations dans le service régulier de la Revue.

trouve à l'exposé qui lui est présenté une pleine satisfaction et que la volonté est déjà inclinée à se soumettre à des disciplines où l'arbitraire n'obtient nulle place. C'est le philosophe qui se manifeste ici, formé à la bonne école du thomisme pur.

Lisez les pages consacrées à la monogamie, à la fidélité et à l'indissolubilité, à la chasteté conjugale, et vous retrouverez partout la marque de cette mentalité.

Tout y est raisonné et, par le fait même, mesuré : ce qui est bien le signe distinctif de la philosophie traditionnelle.

Indiquons particulièrement le chapitre où l'auteur traite de la vertu de tempérance en tant qu'elle s'applique à son sujet. Notons les lignes, chargées d'expérience, où M. l'abbé Dermine entreprend et poursuit avec autant de compassion que de discernement l'étude psychologique de ces époux indifférents ou hostiles qui sont légion, hélas, dans notre société déséquilibrée : de cette désunion douloureuse et parfois infernale il expose méthodiquement les motifs : mariage de convenance ou de pure passion, égoïsme effréné dans la recherche du bien-être et surtout de la jouissance sensuelle, ignorance ou méconnaissance systématique des devoirs élémentaires, négligence plus ou moins consciente de ces mille « riens » qui font la vie commune bienfaisante, consolatrice et douce, oasis providentielle au milieu des difficultés, des luttes, des déceptions que les occupations du dehors réservent à notre pauvre humanité.

Attentif à mettre en plein relief les « raisons » de la doctrine chrétienne du mariage, M. l'abbé Dermine ne l'est pas moins à découvrir les ressources inépuisables que la grâce du sacrement assure aux époux. Avec l'Évangile il rappelle que les sacrifices quasi impossibles à la nature deviennent par l'effet du secours surnaturel supportables et même allégrement acceptés. « Mon joug est doux et mon fardeau léger » a dit notre Seigneur.

Après avoir résumé vigoureusement les arguments invoqués par les partisans du divorce, il présentera, avec Paul Bourget, la défense rationnelle de l'indissolubilité absolue, mais il n'hésitera pas à reconnaître l'impuissance de la morale laïque à imposer pratiquement le respect d'une telle loi et montrera que la vertu chrétienne est seule capable d'en assurer l'observation habituelle.

* * *

Tout l'ouvrage est pénétré, ai-je dit, d'un caractère profondément rationnel. Il est aussi remarquable par la forme littéraire, le soin éloquent, le lyrisme même de nombreux passages.

M. l'abbé Dermine y a versé, en même temps que tout son esprit, son cœur tout entier. Ce qu'il enseigne, il l'a, non seulement pensé, mais senti jusqu'aux fibres les plus intimes de soi-même et voilà ce qui lui donne cette « vraie éloquence qui se moque de l'éloquence » comme dit Pascal, l'éloquence qui jaillit spontanément et qui n'est point laborieusement cherchée, celle qui nous touche, nous prend et nous convainc.

On devine là-dessous l'expérience du foyer où l'auteur a grandi — et qu'évoque si affectueusement la dédicace du livre — puis l'expérience de la jeunesse dont il a dû tout de suite gagner la confiante amitié — et encore les confidences de multiples âmes heureuses ou éprouvées, des échanges de vues avec de nombreux confrères familiers du ministre spirituel.

Au creuset d'une âme d'apôtre tous ces éléments se sont fondus sous le feu de l'étude des maîtres et de la méditation personnelle et M. l'abbé Dermine a pu écrire ce livre que nous voudrions voir acquis et lu par les nombreux amis de la *Revue*.

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'Economie sociale.

Catholiques belges

Soutenez notre effort

d'Apostolat intellectuel

Les secrets de M^{lle} Andrée Carelle⁽¹⁾

M^{lle} Andrée Carelle, auteur de ce remarquable *Secret de M^{me} de Laborde*, que la critique vient d'accueillir avec une faveur méritée, a elle-même ses petits secrets. N'attendez pas que je les divulgue pour l'utilité publique, je les ignore. Je ne puis que les signaler à l'admiration générale.

Elle a d'abord celui de lancer ses livres, — secret précieux — de faire faire de la critique à des gens qui n'en ont pas la vocation, et même d'obtenir plusieurs témoignages de la même plume, ce qui s'appelle faire d'une pierre deux coups.

Ainsi, les lecteurs assidus des belles chroniques littéraires de mon ami René Johannet savent déjà que j'ai écrit à mon autre ami René Prézet : « Bien curieux livre, où les passions de l'amour sont dépeintes avec une vigueur peu commune, une vérité, une justesse de ton admirables, au milieu d'une intrigue parfaitement artificielle, ou plutôt artificieuse, sinon invraisemblable, mais cocasse, allègre, tricotée avec une virtuosité de diablesse. »

Force m'est de reproduire ici une appréciation qui est le fond de ma pensée, mais quand on a comme moi le goût des citations, quelle aubaine de pouvoir se citer soi-même!

M^{lle} Carelle a donc encore le secret d'écrire des romans qui enchantent les moins fervents amateurs de roman, des livres « ravissants et pathétiques », — je sais que tel est l'avis de M^{me} de Noailles, — et je mets le pluriel, bien que l'auteur en soit à son début, *Jemina unius libri*, car je sais que M^{me} Isabelle Sandy lui présage « un sûr avenir ». Je sais tout cela, mais mon cher José Vincent ne saura pas de quelle honorable dédicace j'ai été gratifiée, lui qui raconte les miennes aux autres.

Et je sais de plus ce que pense M^{lle} Carelle de cette qualité de débutante qui l'aurole, pour nous, d'un si gracieux mystère. « On ne débute jamais », pense-t-elle. « Dès qu'on a écrit des lettres et rédigé des compositions françaises, on n'est plus un débutant. » Moins encore, ajouterai-je, dès qu'on a le bonheur d'être écrivain-né. Mais à ce compte, j'ignore depuis quand M^{lle} Carelle est écrivain. Il ne doit pas y avoir très, très longtemps.

Comment peut-on bien s'y prendre pour écrire des histoires aussi passionnantes? On doit, j'imagine, s'asseoir à sa table avec le ferme propos d'abattre tant de pages par jour, et le marie qu'au commencement, on ne sait pas du tout ce qui arrivera. Quel secret! Mais voyez ce qui arrive.

Une jeune institutrice tombe dans une famille noble, chez les de Laborde. Une très bonne fille, spirituelle, raisonnable, sensible, jeune fille type de « ces nouvelles générations qui aiment appeler un chat un chat, parler franc et clair et regarder les choses en face. » Je sais que c'est ainsi que la juge M^{lle} Andrée Carelle.

Il y a là un ménage énigmatique, aussi peu uni qu'il est possible, et un petit enfant infirme. Or, cet enfant ressemble d'une façon stupéfiante à un fiancé infidèle qu'a eu jadis l'institutrice. Pour se convaincre, elle fait venir une ancienne photographie qui la représente auprès de ce fiancé, en posture très tendre. M^{me} de Laborde l'aperçoit et la lui arrache des mains, en criant : « Comment se fait-il que vous soyez là avec mon mari? »...

Mais je vous raconte cela trop vite. Ceux qui connaissent déjà l'histoire n'en ont que faire et apprécieraient tout au plus mes talents d'abrégiateur; les autres perdraient le plaisir de la surprise.

(1) *Le secret de Madame de Laborde*, Flammarion, Paris.

L'intrigue est compliquée. C'était pendant cette guerre qui a bouleversé, entre tant d'autres choses, la notion du vraisemblable, alors qu'on se mariait au pied levé et que les incendies détruisaient les registres de l'état civil. Je vous assure que c'est un drame terrible et poignant. On le lit pourtant avec une impression confuse de blague et de tragique, un mélange d'émotion et d'alacrité, qui tient d'abord au ton de la narratrice, au caractère de son héroïne, et sans doute aussi au singulier contraste de sentiments humains profonds et de situations abracadabrantes. L'imbroglio est tel qu'il me paraît donner aux notations les plus fines, les plus justes, je ne sais quelle allure vaudevillesque.

Laissons donc l'intrigue, la devinette. Il y a là des gens qui s'aiment et se le disent. Cela est sérieux. Cela est toujours sérieux pour des chrétiens. Cela pose un problème moral.

Si M^{lle} Andrée Carelle l'a bien ou mal résolu, je me sens assez grand garçon pour savoir qu'en penser en mon fort intérieur, ou en petit comité. Dans une lettre particulière, devenue trop vite générale, j'avais franchement écrit, à propos de l'institutrice : « Que cette croyante est peu bégueule ! » Je vous crois ! Elle dit d'elle-même qu'elle est une femme désirable. Et à propos de M. de Laborde : « Que cet honnête homme me plaît dans sa conception de l'amour ! » Eh ! oui ! il avoue sans façon qu'il a du tempérament. Je ne me sentais pas néanmoins assez d'autorité en matière de bonnes mœurs pour me prononcer publiquement, avant des juges mieux qualifiés. Voilà pourquoi ces lignes paraissent si tard.

J'avais bien vu que Willy, dans la *Petite Gironde*, donnait le récit de M^{lle} Carelle comme « d'inspiration nettement catholique », quoique n'ayant rien du prêchi-prêcha. Le témoignage n'était pas négligeable, mais j'estimais plus prudent d'attendre le verdict de la *Revue des Lectures*. Le voici :

« Type de roman d'après-guerre, parfaitement honnête et moral, écrit dans les meilleures intentions du monde, mais qui n'est pas fait pour ceux ou celles qui ignorent. » Je me range pleinement à cet avis. Il soulève une très grave question, et l'on pourrait instituer un très utile débat sur les rapports de « l'ignorance » et de l'innocence, sur les meilleurs moyens à prendre pour aider, préserver, défendre, garder à Dieu, cette jeunesse d'après-guerre, qui en sait si long. Ce n'est pas ici l'endroit. Nous n'avons à décider que de la valeur morale chrétienne, d'un ouvrage de littérature profane.

J'attendais encore José Vincent, à la *Croix* ; je l'ai trouvé à la *Gazette française*. « Sauce catholique bien liée », nous dit-il, « autour du poisson-passion, dans des conditions fort agréables, mais dont certains ne s'accommoderont pas très volontiers, parce que le physique, voire le physiologique, à certains moments, y apparaissent un tout petit peu trop. »

Vous voyez qu'il est plus sévère que la *Revue des Lectures*. Mais n'importe. « Laissez-passer ».

Laissez passer M^{lle} Andrée Carelle. Elle a beaucoup de talent. C'est une jeune et belle force qui entre dans les rangs catholiques. Et dût-elle, à son tour, se moquer un peu de moi, et dire que je lui donne ma bénédiction, je dirai tout franc que j'en bénis le bon Dieu.

Comment s'y prendra-t-elle, après ce brillant début, pour mettre à son service, dans l'art d'écrire, les dons excellents qu'elle tient de lui. Ce n'est pas mon affaire, c'est son secret. Le plus intéressant, le plus sérieux, le plus beau.

PAUL CAZIN

dit LE BIENHEUREUX PAUL, D'AUTUN.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Monseigneur Deploige

Ce noble cœur qui avait battu pour tant de grandes causes s'est presque subitement arrêté, le samedi 19 novembre, et ce coup soudain de la mort a jeté la cité universitaire, le pays entier, dans la consternation. Mgr. Deploige était une personnalité de premier plan, par les hautes fonctions qu'il a remplies, même par celles que ses amis avaient souvent ambitionnées pour lui, par le rayonnement de son nom à l'étranger, par le déploiement d'une activité extraordinaire.

Président de l'Institut supérieur de philosophie, membre de la Haute Assemblée, professeur, publiciste, écrivain, orateur, prêtre avant tout et prêtre-apôtre, il occupait dans l'Eglise, dans le monde de la pensée, dans la politique une situation enviable et, cependant, on eût dit qu'il se sentait à l'étroit dans sa sphère, tant son action débordait à l'extérieur et y cherchait un aliment à un zèle insatiable.

Celui qui devait aimer à embrasser de vastes horizons, à élargir sa vie jusqu'à l'universalité, naquit, le 15 octobre 1868, le jour de la Sainte-Thérèse, dans la ville de Tongres, la plus ancienne de la Belgique, le chef-lieu de la *civitas*, qui comprenait, à l'époque romaine, la moitié de la Germanie inférieure, le siège épiscopal primitif du diocèse de Tongres et qui pourrait le redevenir un jour. Il reçut au baptême le nom de l'apôtre Simon, auquel furent

adjoints ceux d'Egide-Martin-Hubert. Sa famille était d'origine lossaine. Ses parents, sur la tombe desquels le cardinal Mercier vint s'agenouiller chaque fois qu'il se rendit à Tongres, avaient pris grande part au renouveau religieux de leur petite patrie d'adoption : sa mère, ardemment pieuse, s'entremet avec succès pour l'établissement des Frères-Mineurs dans l'ancien béguinage ; son père appela les Josephites qui ouvrirent un collège longtemps prospère, remplacé par la suite par un collège diocésain.

C'est là que Simon Deploige acheva ses humanités, commencées à l'athénée, où il se rencontra, sur les bancs, avec ce futur ministre des Sciences et des Arts, né à Tongres aussi par un hasard de la destinée.

Le jeune humaniste, étonnamment précoce, entre à l'Université de Louvain où il conquiert avec une brillante facilité et un éclatant succès les palmes du doctorat en philosophie et lettres et celles du doctorat en droit. Il n'avait guère dépassé l'âge où la plupart commencent leurs études universitaires, il avait dix-sept ans. En dernière année de droit, M. Van den Heuvel, son éminent professeur, le fit charger d'une mission pour aller étudier sur place, en Suisse, le fonctionnement du *Referendum*. Il en revint avec son premier livre, étude fouillée et consciencieuse, exposé loyal du système, de ses avantages et de ses inconvénients, auquel Léopold II prit le plus vif intérêt, car il en était le premier inspirateur et dont la lecture dut le convaincre qu'à l'usage le *Referendum* n'était pas la panacée politique d'une infaillible efficacité.

Cependant une commune attirance avait révélé l'un à l'autre le jeune docteur et le rénovateur du thomisme, le chanoine Mercier, et ce sera le privilège du premier d'avoir été discerné d'abord

par le Maître et assumé comme secrétaire pour apporter dans le classement de ses papiers et le règlement de ses affaires cet esprit d'ordre qui le distingua toujours et dont le grand spéculatif éprouvait le besoin. L'heure était venue d'ailleurs où le chanoine Mercier, après avoir parcouru seul une fois le cycle complet de la philosophie, de 1882 à 1886 et mené à bien cet écrasant labeur, comprit qu'un homme ne pouvait suffire à pareille tâche. En vain cherche-t-il dans le corps enseignant des collaborateurs assez souples pour recevoir son empreinte, il sentit qu'il lui restait à les susciter parmi les élèves de ce cours public, accessible à toutes les Facultés, que le premier en Belgique il avait institué sur l'ordre de Léon XIII. Simon Deploige appartient à cette glorieuse phalange d'auxiliaires que s'associa Mercier et de laquelle sortit, comme par une efflorescence naturelle, l'idée de l'Institut, énergiquement voulu par le Pape dès 1897. C'est entre eux qu'il distribua l'exécution du plan grandiose qu'il avait conçu pour la rénovation philosophique. L'association ne s'imposait-elle pas comme une inévitable nécessité entre hommes d'analyse et hommes de synthèse pour féconder la philosophie par la science et « intellectualiser la science » par la philosophie, selon le mot de Poincaré. Longtemps après Théodore Fontaine, moraliste et théoricien du droit, après Léon de Lantsheere, juriste et historien de la philosophie moderne, peu de temps après Nys, chargé de la cosmologie, Simon Deploige, à qui furent dévolues la sociologie et la politique d'après saint Thomas, est le quatrième qui disparaît d'entre les collaborateurs de la première heure. Survivent encore Armand Thiéry, qui eut pour sa part la psycho-physiologie et Maurice de Wulf, titulaire de cette chaire d'histoire de la philosophie dont l'enseignement, dans la pensée du fondateur de l'École, devait se dérouler parallèlement aux cours dogmatiques. « J'ai ma troupe, disait familièrement Mgr Mercier, je puis marcher. » Il marcha si bien qu'en 1891, à travers toutes les oppositions, l'Institut était sur pied, pour ne recevoir d'ailleurs sa charte constitutive qu'en 1894.

L'année d'après, ce fut pour le Président une joie immense d'apprendre de la bouche même de Simon Deploige que lui et son inséparable ami, Armand Thiéry, s'étaient résolus à entrer dans les ordres. Le 30 décembre 1895, il était ordonné prêtre à Liège par Mgr Doutreloux, le lendemain, son compagnon recevait la prêtrise des mains du cardinal Goossens, à Malines, et les deux amis assistèrent alternativement à leur ordination. Le 6 janvier 1896, l'abbé Deploige avait l'honneur d'inaugurer, par la première messe solennelle, la chapelle du séminaire Léon XIII. Vocation de pure générosité à laquelle devait répondre trente-deux années de fidélité exemplaire, illuminées par le plus noble idéal du sacerdoce. Du jour où il se donne à Dieu, il se livre tout entier et ne fera jamais de rapine dans l'holocauste. Lorsque, en 1910, à la première messe de Pierre Harmignie, son fils spirituel, il célébrera la mission du prêtre avec des accents d'une véritable éloquence, il n'aura, pour en redire la sublimité et la vertu qu'elle réclame, qu'à consulter son cœur et s'inspirer à son insu de sa propre vie.

* * *

Sa carrière professorale fut digne de la confiance que Mgr Mercier avait mise en lui, il honora sa chaire par un enseignement basé sur les principes de l'Aquinat adaptés avec art à toutes les questions sociologiques les plus modernes. Il s'était si bien pénétré de la méthode préconisée par le Maître qu'en 1906, lorsque Mgr Mercier quitta Louvain pour monter sur le siège de Saint-Rombaut auquel l'appelait Pie X, nul ne fut jugé plus apte à recueillir cette lourde succession. Mgr Deploige — il fut peu de temps après promu à la prélature et il était agrégé à la Faculté de droit depuis 1898 — fut nommé, par les évêques, président de l'Institut supérieur de philosophie. Il cumula longtemps avec la présidence l'enseignement du droit naturel et du droit social, pour ne plus retenir que le premier de ces cours après s'être déchargé du second sur M. l'abbé Harmignie.

Le foyer de haute intellectualité qu'avait créé le génie de Mercier, associé à celui de Léon XIII, n'a rien perdu, que je sache, sous la direction de son continuateur, de son éclat et de sa puissance de rayonnement. La grande synthèse, conçue par son fondateur : consacrer à chaque branche de la philosophie un enseignement spécial et y annexer un cours scientifique approprié, avec l'histoire parallèle des idées, n'est-elle pas restée la norme de cette institution, pleinement réalisée en certaines années de splendeur, toujours poursuivie avec un noble effort par un groupe

de professeurs éminents? Si les disciplines auxiliaires, économie politique, politique, sociologie ont paru prendre plus d'importance sous l'influence des préoccupations actuelles, la philosophie pure tient toujours le sceptre. Et qui sait? la pensée profonde de Léon XIII, ce grand réaliste, désireux d'orienter la formation des intellectuels catholiques vers la science de la politique pour assurer l'unité de leur action et sa fécondité, cette pensée qui le hanta depuis sa nonciature à Bruxelles, a-t-elle été fidèlement servie. L'Institut n'a pas cessé de former une élite qui marque son empreinte sur la mentalité belge et n'a pas peu contribué à relever le niveau scientifique dans le clergé de plusieurs pays tributaires de son influence.

La part propre de Mgr Deploige dans ce vaste domaine se devine de l'extérieur, plutôt qu'elle n'apparaisse. Il ne l'a pas concentrée dans quelque œuvre puissante, il l'a disséminée dans des discours, rapports de congrès, comme *Saint Thomas et la Famille*, conférence prononcée à la Semaine thomiste de Rome, en 1923; articles de la *Revue néo-scolastique*, comme *La Morale thomiste et la Science des mœurs* (novembre 1910); dans une publication plus importante et très remarquée dont l'article cité était un extrait : *Le Conflit de la morale et de la Sociologie*.

M. Durkheim (*Crime et santé sociale*) prétendait avoir découvert une nouvelle morale. Il croyait avoir trouvé le critère objectif de moralité, distinguant le caractère normal ou anormal des faits sociaux, d'après leur degré de généralité, reconnaissant d'ailleurs qu'il fallait vérifier « la normalité de fait » par « la normalité de droit » en voyant si le phénomène de généralité était utile à l'organisme ou nécessairement impliqué dans la nature de l'être. Mgr Deploige confronte habilement ces prétentions avec les principes de l'éthique thomiste. Il rétorque toute l'argumentation du moraliste français en constatant qu'il revient tout bonnement au procédé téléologique et déclare la faillite de son système en démontrant que la science est bien capable de nous apprendre les résultats habituels d'une pratique adoptée, les effets ordinaires d'un régime suivi, mais, si elle n'est que « connaissance du réel », absolument incapable de nous imposer l'obligation de la santé morale.

Cette étude, parue d'abord dans la *Revue des Deux Mondes*, eut un grand retentissement en France. Mgr Deploige, en un tour de main thomiste, avait abattu la nouvelle idole qui régnait sur l'enseignement normal et, par celui-ci, sur les écoles.

Mgr Deploige écrivait, comme il parlait, dans une langue claire, lumineuse, essentiellement française, et savait donner à sa pensée le relief d'une expression originale. Il est regrettable que l'exubérance de son activité extérieure ne lui ait pas permis de rester le fidèle et austère serviteur de la science.

En ces dernières années, il compléta l'enseignement de l'Institut par les « Conférences du lundi, à 15 heures, » pendant le premier semestre. Tribune libre, occupée par des membres distingués des Universités françaises, par d'autres illustrations étrangères qu'attirait le renom du Président. L'exiguïté du local n'en permit guère l'accès qu'aux ecclésiastiques et religieux, mais, dans la pensée de l'organisateur, l'Institut semblait se confondre avec l'Université, et il la voyait tout entière dans ce raccourci. Ne lui arriva-t-il pas, parfois, de confondre inconsciemment les divers degrés de la hiérarchie académique? Très jaloux de l'autonomie de sa maison, il s'accordait mal avec des initiatives qui ne paraissent pas de chez lui. Son Cercle d'études, qui avait eu grande vogue à une certaine époque, particulièrement dans le monde des universitaires titrés, ne lui laissait pas suffisamment percevoir l'utilité d'autres organismes répondant mieux à l'intérêt général. L'amour paternel a aussi ses jalousies.

* * *

Mgr Deploige est un des rares Belges que la guerre n'a pas surpris. Il en pressentait l'imminence en juin 1914, à Lourdes, quand il mobilisait « pour la prochaine guerre », ambulanciers, infirmières et réquisitionnait les wagons-hôpitaux. Dès la clôture de la session d'examen, il transformait l'Institut en Hôpital Saint-Thomas, agrégé le 3 août par la Croix-Rouge. M. Hervé de Gruben a retracé, dans *Les Allemands à Louvain*, l'histoire de cette ambulance durant la semaine tragique commencée le 25 août. Dans sa Lettre-Préface, Mgr Deploige a protesté contre les exagérations amicales de l'auteur qui aurait surfait son rôle dans ces terribles journées, et le lecteur surpris, ne trouve, dans

ce livre, que le procès-verbal exact des faits sans ombre d'hyperbole.

Mgr Deploige, qui avait l'âme grande et généreuse, déploya, pendant la guerre, une activité fébrile et bienfaisante. Il a raconté lui-même sa campagne patriotique en Espagne, dans la brochure *La Voix des Neutres*. Il parvint, grâce à son éloquence et à sa diplomatie, à provoquer l'Adresse des catholiques espagnols à la Belgique, signée par trois cents noms les plus illustres, duc d'Albe en tête, condamnant la violation de la neutralité belge, réclamant une enquête internationale sur les crimes commis par les Allemands dans le pays envahi, offrant à la Belgique l'hommage de leur admiration. Il n'a pas dit la part qu'il prit à Rome, sous la direction de son ancien professeur de droit, qu'il y retrouvait ministre auprès du Vatican, M. van den Heuvel, dans la constitution d'un Bureau de la Presse pro-Alliés, en collaboration avec le cardinal Gasquet, M. Canet, attaché français; M. Ghyka, ministre de Roumanie, et de l'amiral Yamamoto, délégué du Japon. Il fit grande impression sur Benoît XV en ne lui cachant pas son sentiment sur le sort de l'Autriche : « Saint-Père, vous aurez beau faire, l'Autriche va disparaître. »

La grande œuvre de Mgr Deploige pendant la guerre fut la création à Lourdes, sous les auspices de la Vierge Immaculée, du Foyer du soldat, où passèrent 40,000 permissionnaires des armées alliées pour y retremper leur courage avec leur foi, s'y refaire cette âme chrétienne qu'un autre foyer, établi à Paris, exposait à la perdition.

Pour rendre grâce de la victoire au Sacré-Cœur, il organisa, de concert avec le cardinal Bourne, au sanctuaire de Paray-le-Monial, la splendide manifestation des drapeaux alliés ornés de l'image du Sacré-Cœur.

L'œuvre internationale de la Bibliothèque de Louvain, dont il était commissaire, trouva en lui un ardent zéléteur.

* * *

Quoi d'étonnant si, à la mort de Mgr Keesen, sénateur provincial du Limbourg, les catholiques limbourgeois lui aient offert sa succession, le 18 septembre 1923. Proclamé sénateur le 13 novembre suivant, il ne tarda pas à intervenir dans les débats. J'assistai à son maiden-speech dans la discussion sur la procédure en matière de divorce et de séparation de corps. Il fit un excellent discours, fortement charpenté, mais où la raideur professorale se faisait trop sentir dans le débutant parlementaire. Il acquit plus de souplesse, sans rien perdre de sa solidité. Il fut tout à fait à la hauteur du sujet et en pleine possession de ses talents dans les débats sur le projet de loi Nolf portant modification des programmes universitaires et de la collation des grades académiques, durant la session 1924-1925. Rapporteur, il soutint avec autorité le choc de la discussion et s'opposa énergiquement à la réduction du temps consacré à la philosophie, défendant les droits de la haute culture contre les visées utilitaristes. Il eut gain de cause. Il était intervenu, déjà, dans la session 1923-1924, comme rapporteur du projet de loi accordant la personification civile à l'Académie flamande et à l'Académie d'expression française. Sa dernière intervention, je crois, très heureuse aussi, visait, dans la dernière session, les devoirs de la femme mariée. Dans tous ces discours on sent le maître qui possède une doctrine, le logicien qui sait argumenter, l'orateur qui sait s'enflammer pour une thèse.

La Haute Assemblée, où sa courtoisie lui avait attiré des sympathies sur tous les bancs, sera unanime à le regretter. Le personnel du Sénat n'oubliera pas l'exquise bienveillance dont il honorait les moindres subordonnés.

* * *

Il n'avait pas été en vain pendant de si longues années à l'école du cardinal Mercier. Il en avait gardé le cœur brillant de piété, la flamme de l'apostolat, toutes les délicatesses du sens catholique. Ses deux passions furent le Sacré-Cœur et Notre-Dame de Lourdes. Ses dévotions cosmopolites portaient volontiers le panache et c'est vrai qu'il aimait les manifestations éclatantes de la foi espagnole. Il y avait d'ailleurs du méridional chez cet homme du Nord. L'Adoration nocturne qu'il avait créée à Louvain le ravissait et rien n'allait mieux à son tempérament friand d'exotisme que d'aller faire à Montmartre une nuit d'adoration, mêlé dans

la crypte aux gens du peuple, à faire sa retraite annuelle à Paray-le-Monial, à conduire à la grotte Massabielle, depuis plus de quarante ans, la foule des pèlerins, et la célébration même du cinquantième centenaire de l'Université de Louvain, à laquelle on était accouru des quatre coins du monde, ne put le détourner de ce cher pèlerinage national dont il était président. Pour le chapelain d'honneur, l'hospitalier de Notre-Dame de Lourdes, la cité aux miracles était le vestibule du Paradis. Sa piété chevaleresque et entraînant était contagieuse, elle était liturgique aussi et en même temps simple et populaire. Elle se propageait par l'exemple et aussi par sa parole chaude et communicative. Orateur de la chaire, plus apprécié peut-être en France qu'en Belgique, il avait prononcé le panégyrique de Jeanne d'Arc à Notre-Dame de Paris, prêché souvent à Paray et à Lourdes et l'été dernier le vit dans l'Ouest, à Vannes, à Quimper, faire une tournée de conférences pour inculquer dans la crise actuelle de l'Eglise française le devoir de la soumission au Saint-Siège. Fervent tertiaire de saint François, très attaché aux ordres religieux, ami des Bénédictins, des Assomptionnistes, des Servites, grand admirateur des Paulistes du cardinal Ferrari de Milan, à la mort duquel il avait assisté, il ne prenait pas son parti de la déchristianisation des masses, il appelait de ses vœux, pour enrayer ce terrible fléau, le retour à une religion plus vraie, plus réelle, plus simple, plus prenante sur le peuple, plus apostolique, et c'est des congrégations religieuses qu'il attendait ce renouveau.

Il fallait le voir revenir tout poudreux et rayonnant de joie de quelque pèlerinage lointain pour comprendre son indicible bonheur d'avoir vécu quelques heures en communion intime, ardente avec le peuple chrétien. Il avait l'air de rentrer de la Croisade. Infatigable voyageur, sillonnant tous les chemins des sanctuaires fameux, il avait des amis partout et, ici... quelques censeurs sévères qui ne comprenaient pas son large besoin d'expansion.

La Vierge tant aimée est venue le prendre, samedi, pour l'ultime voyage. Ayant achevé sa course plus rapidement qu'il ne pensait, il est parti dans la paix, emportant son opulente gerbe de mérites. Le pèlerin de la terre est arrivé aux cieux.

J. SCHYRGENS.

La conférence de la Paix

D'après un article de M. Wickham Steed, *La Conférence de la Paix*, dans la Revue universelle, de novembre 1927.

Tandis que le président Wilson voguait vers l'Europe, à bord du *George Washington*, son ami et confident le colonel House demanda à M. Steed combien de temps durerait, à son avis, la Conférence de la Paix. M. Steed répondit que la paix serait vraisemblablement signée vers la mi-avril au plus tard. Le colonel House fut, en principe, de cet avis, mais suggéra plusieurs amendements. En s'y conformant, la Conférence devait avoir terminé ses travaux pour la fin mars.

Le colonel demanda aussi à M. Steed d'esquisser des solutions désirables aux problèmes de paix les plus urgents, et ce dernier eut ainsi l'occasion de noter que les vues de M. House se rapprochaient sensiblement des siennes. Mais les deux ne tardèrent pas à constater qu'ils avaient compté sans leurs hôtes.

* * *

La première réunion officielle, celle du 18 janvier, se passa bien, le président Wilson, M. Lloyd George, M. Clemenceau insistant tous trois sur la nécessité de mener rondement les choses. Mais une grave attaque de grippe mit le colonel House hors d'état de travailler pendant cette période critique de formation, et ce fut là un véritable désastre.

Le président Wilson avait d'abord été très imbu de l'idée salutaire que la place des chefs de gouvernement à la Conférence n'était pas sur la ligne de combat mais qu'ils devaient faire fonction d'Etat-major général de la Conférence et de cour suprême pour trancher les différends.

Il perdit prise le jour où il consentit à assister aux réunions quotidiennes du Conseil des Dix au quai d'Orsay, réunion où maintes lourdes fautes furent commises. Le bruit de ces fautes

ne tarda pas à se répandre; bien plus, les différentes députations que le Conseil interrogea collectivement, furent témoins de... l'ignorance des « grands hommes ».

La première gaffe vraiment sérieuse fut commise le 22 janvier, par M. Lloyd George, proposant soudain que des délégués bolchévistes fussent invités à venir à Paris. Un peu plus tard, le président Wilson sanctionnait l'idée d'envoyer des délégués de la Conférence pour se rencontrer avec les bolchéviques à Prinkipo, dans la mer de Marmara. Il ne résulta rien de ces suggestions, mais M. Steed trouva le colonel House sérieusement inquiet de la tendance manifestée par le Président de traiter lui-même des questions qu'il ne connaissait qu'imparfaitement.

* * *

A la deuxième réunion plénière, M. Clemenceau malmena les petits Etats, en les invitant en somme à s'occuper de ce qui les regardait; il se garda d'expliquer, même lorsque M. Hymans l'eut prié courageusement de le faire, comment ce point de vue s'accordait avec les constantes déclarations des hommes d'Etat alliés que le but de la guerre était d'affirmer les droits des petites nations.

D'autre part, le président Wilson devenait nerveux; le colonel House, de son côté, était troublé de voir le prestige du Président décliner. Grâce à M. Jules Cambon, ancien ambassadeur de France à Berlin, les petites Puissances, maniées par lui avec tact, consentirent cependant en fin de compte à passer l'éponge sur le discours de Clemenceau.

* * *

A la fin de janvier, la première question territoriale vraiment sérieuse se posa devant le Conseil des Dix. Elle touchait aux revendications opposées de la Roumanie et de la Serbie sur le Banat. Invoquant le traité secret de 1916, le président du Conseil roumain réclamait pour son pays le Banat tout entier. La Serbie s'y opposa catégoriquement, demandant le partage de la province hongroise en litige entre les deux Etats et un plébiscite pour les habitants allemands et magyars du Centre. Cette suggestion fut approuvée par Balfour, Wilson, Clemenceau et Lloyd George; les Italiens en furent, au contraire, irrités.

La question de la délimitation entre les possessions italiennes et les territoires yougoslaves sur l'Adriatique vint encore compliquer le débat. La Serbie accepta l'arbitrage américain; Orlando, après l'avoir accepté aussi tout d'abord, le déclina, alors que le président Wilson était déjà en route pour les Etats-Unis (14 février).

* * *

Entretemps la commission pour la S. D. N. se réunissait journellement, ou plutôt nuitamment, dans le grand salon du colonel House à l'hôtel Crillon pour procéder à l'élaboration du Pacte. L'accroc le plus sérieux se produisit le 11 février, lorsque Wilson eut catégoriquement refusé d'accepter la demande française de création d'une force internationale opérant sous le contrôle direct de la S. D. N. M. Bourgeois avait fait valoir le point de vue français avec beaucoup d'éloquence et de force. La séance fut levée vers minuit, laissant la situation assez tendue.

En l'absence provisoire du président américain et de M. Lloyd George, dont les méthodes fantaisiques avaient contribué notablement à entraver un travail rapide et efficace, le colonel House fit tout ce qu'il put pour regagner le temps perdu et mettre la Conférence sur un pied pratique. Il trouva un collaborateur précieux dans la personne de M. Balfour, chef effectif de la délégation britannique.

Le colonel était un homme pratique entre tous, alors que Wilson ne comprit jamais le dicton français qui nous apprend que le mieux est parfois l'ennemi du bien : à toujours rechercher la perfection il passa fréquemment à côté de ce qui eût été virtuellement réalisable. Il revint en France le 13 mars, ayant dans l'intervalle compromis par son action aux Etats-Unis toute chance de paix rapide, mettant contre lui les sénateurs républicains, laissant la question de la S. D. N. tomber au niveau d'un conflit de partis américains, condamnant de fait la Conférence de la Paix à de longs mois de controverses inutiles.

Pour bien des raisons il eût certainement mieux valu que le président Wilson restât à Washington, plaçant le colonel House à la tête d'une délégation américaine où les deux principaux partis politiques des Etats-Unis eussent été représentés. Le colonel connaissait bien l'Europe, le président fort peu; celui-là possédait, quoique démocrate, la confiance de nombre de chefs républicains qui éprouvaient pour celui-ci de la méfiance, voire de l'antipathie; House était dépourvu de tout égoïsme, Wilson tenait à faire valoir son point de vue personnel. Du reste, cette question n'a plus qu'un intérêt purement académique.

Tous les efforts faits pour amener une scission entre Wilson et son conseiller restèrent longtemps vains. Ce ne fut que lorsque le président eut été amené à soupçonner ce, dans son empressement à conclure une paix pleinement satisfaisante et à mettre sans retard en œuvre la S. D. N., fût-ce sous la forme d'une ébauche, le colonel se départissant des « principes wilsoniens », que Wilson commença à prêter peu à peu l'oreille à d'autres conseillers. La rupture finale fut provoquée par des colporteurs de potins qui prétendirent que Gordon Auchincloss, gendre de House, avait parlé irrespectueusement du Président! Comme on le voit, l'idée de lèse-majesté, tombée en désuétude en Europe, avait survécu dans l'entourage du président Wilson!

Pendant le court voyage de celui-ci aux Etats-Unis, la délégation américaine à Paris avait travaillé assidûment à la question de la rive gauche du Rhin. On discutait de la possibilité de mettre sur pied une république rhénane. Les Français voulaient annexer la Sarre. M. Lloyd George et M. Philips Kerr, son secrétaire particulier, étaient systématiquement opposés au point de vue français.

Le 1^{er} avril, M. Wickham Steed vit M. Clemenceau à la demande de ce dernier. Le Tigre lui déclara que les tendances de Wilson et de Lloyd George rendaient sa situation presque intenable. Et comme le publiciste anglais lui suggérait de causer avec Wilson :

« Comment puis-je parler à un individu », s'écria M. Clemenceau, « qui est persuadé être le premier homme qui, depuis 2,000 ans, ait compris quelque chose à la paix sur la terre. Wilson se croit un second Messie. Il s'imagine avoir été envoyé pour apporter la paix au monde. Je le reçois au pied de l'escalier comme s'il était le roi d'Angleterre, et malgré cela, il n'est pas satisfait... Je me vois très près du moment où il me faudra lever les mains et dire publiquement : « Je n'en peux plus! »

M. Wickham Steed fit de son mieux pour remettre les choses au point. Il suggéra au Tigre que le Président serait tout prêt à souscrire, pour le bassin de la Sarre et la rive gauche du Rhin, à des solutions acceptables pour la France; il courut ensuite chez le colonel House et dicta au sténographe de ce dernier des formules relatives à la Sarre et à la « protection de l'Est de la France », formules qu'il remit au colonel House.

Comme il passait le lendemain, 2 avril, à l'hôtel Crillon, pour s'informer auprès du colonel House du résultat, il apprit que le Président avait mis littéralement à la porte M. Frazier, un autre Américain, qui lui avait apporté des « formules ». Il les avait jetées sur la table en criant qu'il donnerait ordre au *George Washington* d'appareiller immédiatement et qu'il reparaitrait, si ses « principes » à lui n'étaient pas intégralement acceptés.

En fin de compte, cependant, l'affaire s'arrangea. M. Wickham Steed écrivit un article pour le *Daily Mail*, le colonel House fit à Wilson les représentations que la situation comportait. Le Président céda. Le 5 avril, le problème du bassin de la Sarre fut confié à des experts français (M. Tardieu), britannique et américain et une solution intervint qui ne se différençait presque pas de celle que M. Wickham Steed avait recommandée. Le seul effet de la colère de Wilson avait donc été une perte de temps de plus.

Au 26-28 mars remonte l'échange entre MM. Lloyd George et Clemenceau de memorandum ne manquant pas de piquant. Le Gallois avait demandé que l'Allemagne fût traitée avec indulgence en Europe. Le Tigre lui répondit que cette méthode n'avait guère prévalu tant qu'il s'était agi des intérêts allemands hors d'Europe (redditions totales et définitives des colonies, de la flotte allemande, d'une grande partie de la marine de commerce de l'Allemagne)... Des solutions partielles et temporaires, disait M. Clemenceau dans sa réponse, ne sont réservées qu'aux pays continentaux, c'est-à-dire à ceux qui ont le plus souffert de la guerre.

Le 7 avril, on annonça que le Président allait retourner en

Amérique pour de bon, que, d'autre part, les Italiens menaçaient de se retirer de la Conférence si leurs revendications territoriales n'étaient pas admises. Frazier demanda à M. Steed de la part du colonel House ce que le publiciste britannique pensait de ces menaces. Celui-ci lui répondit que si la France, l'Angleterre et les États-Unis restaient unis, une retraite des Italiens ne saurait nuire qu'à eux-mêmes, mais que même si l'Amérique abandonnait la partie, il n'y aurait pas encore lieu de désespérer de la situation européenne.

FRANCE

Marcelin Berthelot

D'un très bel article du Dr Mauriac, dans la Revue hebdomadaire, ces quelques extraits

La franchise et l'intelligence, qualités essentielles du critique littéraire, sont tenues pour irrévérencieuses à l'égard des savants. J.-J. Rousseau, Victor Hugo, Lamartine, Barrès, quand ils meurent ou quand sonne leur centenaire, nul ne se fait scrupule de sonder leurs plus intimes pensées; mais, le salut admiratif une fois accordé à Bichat, Laënnec, Claude Bernard ou Pasteur, nous devons passer et ne les pas fixer frontalement. Un respect religieux les entoure, qui les protège contre la curiosité indiscreète. Ce culte idolâtre nous vaut cette floraison de discours et d'articles officiels et ennuyeux qui campent des savants raides et inhumains comme leurs statues; hier Claude Bernard, Pasteur, Laënnec, aujourd'hui Berthelot.

Plutôt que de marcher les pas dans les pas, nous préférons nous égarer hors des sentiers battus de l'œuvre scientifique, et surprendre dans les livres l'appel, le geste, la plainte qui peuvent nous ouvrir le cœur de celui que nous voulons mieux connaître pour le mieux aimer.

Ainsi ai-je fait un jour pour Claude Bernard. Et à la place du professeur serein, impavide, officiel que j'attendais sur la foi de tous ses panégyristes, j'ai rencontré un homme hésitant, tiraillé, en proie à son tourment. Parce que je l'ai dit et parce que j'ai trouvé sa philosophie pitoyable, on m'a reproché mon irrespect et ma sévérité. Comme si, de constater les faiblesses d'un génie diminuait la grandeur de son œuvre, et la sympathie qu'on lui porte.

Apôtre intransigeant, Berthelot prêcha son culte et batailla pour lui avec la ténacité et l'intolérance du néophyte. Cette domination intellectuelle que Renan avait entrevue comme but idéal de l'humanité, il prétendit la réaliser d'emblée. Et cette façon catégorique de se vouer à une idée, d'affirmer la vérité est tellement à l'opposé de l'esprit nébuleux, ondoyant et au fond sceptique de Renan, que la mésintelligence était obligatoire. L'affection, l'admiration que l'ancien séminariste avait pour le chimiste ne pouvaient lui cacher l'orgueil et même le ridicule du rôle écrasant assumé par son ami. Le malaise que nous éprouvons nous-mêmes à suivre la pensée de Berthelot sous les pauvres phrases de ses discours devait monter au cœur du délicat Renan.

Là où celui-ci discute, interroge et conclut en s'effaçant, après avoir remué d'une main amoureuse les vestiges du passé, Berthelot vaticane : « Nous autres savants, sommes les véritables amis du peuple, parce que nous sommes par conviction et par éducation les esclaves de la loi scientifique qui est en train de changer le monde... Notre but est d'affranchir le peuple des servitudes séculaires de l'ignorance et de la superstition... de former des générations nou-

velles, imbuës de l'esprit moderne, oublieuses des vieux préjugés du trône et de l'autel, et armées pour soutenir les luttes de la vie par la science et par la liberté. La science réclame, aujourd'hui, à la fois la direction matérielle, la direction intellectuelle et la direction morale des sociétés... Car c'est la science qui animera les temps bénis de l'égalité et de la fraternité de tous devant la sainte loi du travail. »

On devine le sourire attristé de Renan à considérer son ami figé dans un enthousiasme d'où il était lui-même revenu depuis longtemps. Sans doute, la démagogie et la ploutocratie, dont il avait le spectacle et qu'il avait toujours eues en horreur, lui avaient ouvert les yeux; et aussi peut-être était-il effrayé que le règne arrivât des savants dont Berthelot lui offrait le type : « Tout en continuant de croire que la science seule peut améliorer la malheureuse situation de l'homme ici-bas, je ne crois pas la solution du problème aussi près de nous que je le croyais alors. L'inégalité est écrite dans la nature; elle est la conséquence de la liberté; or la liberté de l'individu est un postulat nécessaire du progrès humain. Ce progrès implique de grands sacrifices du bonheur individuel... Un état qui donnerait le plus grand bonheur possible aux individus serait probablement, au point de vue des nobles poursuites de l'humanité, un état de profond abaissement. »

Renan dira encore : « Il y avait beaucoup d'illusion [dans l'accueil que je faisais, en ces temps très anciens, aux idées socialistes de 1848. » Cependant Berthelot n'avait rien vu et rien appris. Et même, en 1895, voulant commémorer l'anniversaire de 1870, et appelant de son cœur de patriote l'heure de la justice, il la voit monter dans le soleil du socialisme. « C'est le socialisme qui sera notre Némésis. »

Vingt ans après, en pleine poussée démagogique, et après la rançon d'une affreuse hécatombe, la vengeance a surgi; mais dans sa marche, elle dut renverser les idoles qu'adorait Berthelot et repousser ceux qui furent ses héritiers et ses disciples intellectuels. Le sang de Renan en porte témoignage dans la personne, de son petit-fils.

Entraîné par sa foi politique, Berthelot perd toute clairvoyance sa vue basse rapetisse son intelligence à la mesure de celle d'un mauvais primaire. Et son sectarisme le pousse à de pitoyables invectives et à une inintelligence de tout sentiment religieux.

Les religions, affirme-t-il, n'ont été inventées que « pour servir le besoin de domination des sacerdoxes »; aussi n'ont-elles jamais pu produire leurs titres et leurs preuves devant l'humanité, ni résister à aucune discussion sincère. Cela même, cela surtout devait heurter l'attention passionnée et fervente que Renan, le renégat, porta toujours à l'étude comparée des religions et dont il disait : « Quand elle sera définitivement établie sur la base solide de la critique, elle formera le plus beau chapitre de l'histoire de l'esprit humain. »

L'anathème qu'il lança dans *l'Avenir de la science* tombe de tout son poids sur les épaules de Berthelot : « Malheur à qui passe indifférent auprès de ces masures vénérables, à l'ombre desquelles l'humanité s'est si longtemps abritée, où tant de belles âmes trouvent encore des consolations et des terreurs! Lors même que le toit serait percé à jour et que l'eau du ciel viendrait mouiller la face du croyant agenouillé, la science aimerait à étudier ces ruines, à décrire toutes les statuette qui les ornent, à soulever les vitraux qui n'y laissent entrer qu'un demi-jour mystérieux pour y introduire le plein soleil et étudier à loisir ces admirables pétrifications de la pensée humaine. »

Même ce sentiment romantique, sacrilège, et purement détaché, l'âme partisane de Berthelot ne peut l'éprouver. Du moins doit-

l n'en rien laisser paraître. Aux yeux du monde, son amour de la science et sa foi doivent être purs de tout alliage. Il « sert » une cause et s'y donne tout entier.

M. Benda dénonçait récemment la « trahison des clercs ». Sous ce titre, il désigne tous ceux dont l'activité par essence ne poursuit pas de fins pratiques, mais qui demandent leur joie à l'exercice de l'art ou de la science ou de la spéculation métaphysique.

M. Benda considère que c'est un des caractères du dix-neuvième siècle finissant et du vingtième siècle, que philosophes, poètes, prélats enchaînent leur intelligence au service d'une idée le plus souvent nationale ou politique. Barrès et Maurras sont traités à leur mission : leurs noms viennent naturellement sous sa plume.

Mais, dirons-nous, une cause librement embrassée, l'ampleur de leur geste, de leur action et de leur jugement n'en furent point entravés. En tout cas, ils s'enrôlèrent dans une opposition où les risques étaient grands : et ce faisant, ils restèrent fidèles à leur mission désintéressée. A Berthelot, au contraire, servir valut tous les honneurs et toutes les prébendes; le dominateur devint trop souvent un tyran. Sa puissance orgueilleuse était telle que nul ne le pouvait contredire sans être brisé dans son avancement. Et pourtant un grand physicien qui était un philosophe lui tint tête, et discuta l'apport de Berthelot en thermo-chimie. Il lui en coûta de rester toute une vie dans une faculté de province sans pouvoir accéder à Paris où son verbe magnifique et sa splendide intelligence eussent trouvé les auditoires convenables. Du moins est-ce l'honneur de Pierre Duhem d'avoir bravé le tout-puissant; c'est sa gloire que raison soit aujourd'hui donnée au « clerc » désintéressé contre le savant officiel. Bref, si la trahison dont parle M. Benda est un fait, Berthelot est un traître.

Mais nous ne suivrons pas M. Benda, et nous croyons fausses les prémisses qui posent que tout homme de pensée trahit, qui se voue à un mouvement religieux, politique ou social. Et sur ce point nous nous accorderions avec Berthelot s'il ne mêlait à toute discussion les arguments misérables que lui soufflait son démon politicien : « Les savants ne doivent pas s'occuper de politique. C'est là un axiome banal mis en circulation par quelques courtisans de la monarchie absolue, à une époque où l'intrigue personnelle réussissait trop souvent à diriger le monde dans des

vues arbitraires étrangères aux intérêts généraux et à la méthode scientifique ».

Vraiment, à entendre de telles billevesées, à voir minimiser le débat à ce point, on se prend à regretter que Berthelot n'ait pas écouté son ami Renan qui disait : « Le politique est le goujat de l'humanité et non son inspirateur. Quel est l'homme amoureux de sa perfection qui voudra s'engager dans cet étouffoir? »

Berthelot s'y engagea hélas! Et on devine la moue de dégoût de Renan quand il le voyait se mêler aux masses populaires « où disparaît l'individualité personnelle », ou rêver d'une science dispensée également à tous. « La science populaire m'est profondément antipathique, déclarait l'aristocrate Renan, parce que la science populaire ne saurait être la vraie science. »

Dans la voie que Renan découvre et où il rêve de trésors imaginaires et de sources apaisantes, Berthelot s'engage tête baissée. Mais dans son enthousiasme, il ne s'aperçoit pas que la route est courte et étroitement bornée. Renan s'était ménagé une sortie par où son esprit s'évadait vers les régions brumeuses et indécises du rêve et du doute. Cette porte, Berthelot l'a fermée. Et s'il essaie de prendre du champ, il s'embourbe, il ne perçoit pas les vents mauvais qui soufflent autour de lui, et dans les remous qui l'entraînent il souille son Dieu en le commettant avec la hideuse politique, en le mettant même à son service. Là est sa vraie « trahison », et son œuvre en porte le châtement, l'éclat de sa gloire en est terni.

Si nous voulons connaître Berthelot et l'aimer, cherchons-le dans son laboratoire ou suivons-le dans les bibliothèques à la recherche de documents. Avec lui, parlons science et histoire; alors il nous paraîtra très grand.

L'homme véritable et que certains ont bien connu, celui qui a lutté, qui a souffert, celui qui, jamais, ne « s'abandonna tranquillement à sa destinée », celui-là est ailleurs, là où nous n'avons pas licence de pénétrer, dans le sanctuaire de la famille qu'il a aimée jusqu'à en mourir.

D^r PIERRE MAURICAC,
Professeur à la Faculté de médecine
de Bordeaux.



Chez
les Bons
Horlogers

Longines
9 Grands Prix

La publicité
dans
La Revue Catholique
des Idées et des Faits
est
TOUJOURS EFFICACE

Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique

Emile Banning

Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20—

Précédemment paru dans la même collection :

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de 297 pages. fr. 15—

CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques par P. BIÉMENT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60—

FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWINS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

LES LAMPES ÉLECTRIQUES LUMENA

Société anonyme belge

Capital : 1,000,000 francs

Siège social :

**18, boulevard d'Ypres
BRUXELLES**

Les lampes LUMENA sont le progrès.
Les lampes LUMENA sont garanties.
Les lampes LUMENA sont reprises en cas de casse
Les lampes LUMENA sont reprises après usage.

EN VENTE PARTOUT

ESSAYEZ-LES, VOUS EN SEREZ SATISFAIT.

Directions dans tout le pays

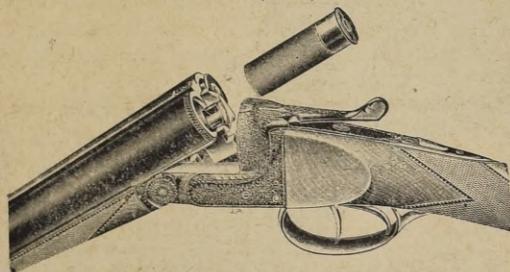
SOCIÉTÉ LIEGEOISE

SOLARAM

SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE

Anciennement M. LIMBRÉE & C^{ie}

Rue de Joie, 70, LIÈGE



Armes. — Munitions de chasse et de tir.

Accessoires de chasse et de tir.

Machettes. - Ceintures de traite.

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

VALCKE FRÈRES Soc. An.

102-104, bd. Maurice Lemonnier, Bruxelles

Agents Généraux, pour la Belgique, France et Colonies, de la Firme

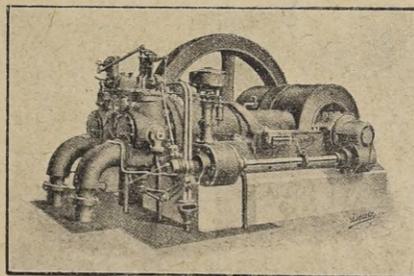
OTTO-DEUTZ

MAISONS A OSTENDE ET A PARIS

Tél. 129,03 et 141,12 ADR. TÉL. : VALCKE FRÈRES, BRUXELLES

Compte chèques postaux : 11561

MOTEURS Stationnaires et Marins de toutes puissances et à tous combustibles



Gazogènes à charbon et à déchets de bois

TOILES pur fil et mixtes en tous genres
TOILES A BRODER

Linge de table, serviettes, cretonnes, madapolams
 Toiles anciennes et nappages étamines en toutes nuances
 Spécialité d'essuie-mains et éponges fantaisies

BATISTES ET LINONS

VALÈRE WOLFCARIUS

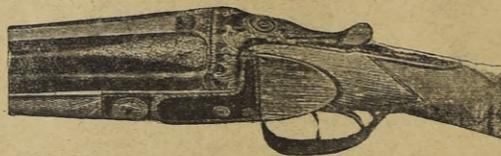
Ancienne Firme Ad. Wolfcarius & Fils

Rue de l'Église, 101, LEDEBERG - GAND
 Téléphone 1508 Maison fondée en 1868

Manufacture d'Armes de Luxe et de Munitions
LOUIS VENDRIX & C^{IE}

Rue des Clarisses, 66, LIÈGE (Belgique)

Nombreuses distinctions aux différentes expositions. — Tél. 1553



ADIX brevets

Arme de tout repos

VAREUSES pour Travailleurs Indigènes
 FABRICATION SPÉCIALISÉE

Établissements CHARLES VERWÉE

Téléphone:
 Gand 986

Meirelbeke-Station

Adresse télégraphique:
 Verwée-Meirelbeke

Ce genre de vareuse se fabrique en **TROIS TYPES DIFFÉRENTS :**

a) Vareuses sans manches; b) Vareuses à manches courtes; c) Vareuses à manches.
PULL'OVERS

EN DIFFÉRENTES TEXTURES :

a) Pure laine; b) Laine et coton; c) Pur coton.
 Polos, etc.

EN TOUTES NUANCES

TAPIS D'ORIENT
 ET
D'EUROPE
MOQUETTES UNIES
 ET A DESSINS ET TOUS
 GENRES DE
CARPETTES



JACQUES ALAZRAKI
 &
C. MOLITOR

Rue de Namur, 80, BRUXELLES, Tél. 212,25

CARTOUCHERIE
BELGE
 LIÈGE
 MUNITIONS
 DE GUERRE
 ET DE CHASSE

ACCUMULATEURS

TUDOR

Soc. Anon. - BRUXELLES - 60, chaussée de Charleroi

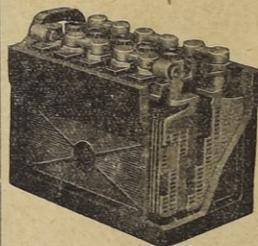
Téléphone 448,90 (5 lignes)

RÉPUTATION MONDIALE

40 années d'expérience

AUTOS

Un modèle pour chaque
 marque de châssis



T. S. F.

Batteries de Ten-
 sion
 et de Chauffage

VENTE - CHARGE
 RÉPARATIONS

Prise et remise à domicile

